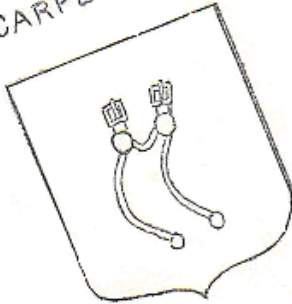
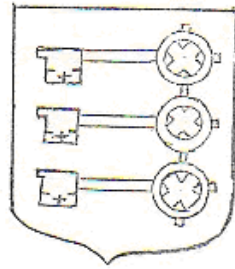


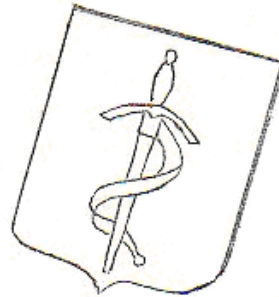
CARPENTRAS



AVIGNON



APT



*Chronique familiale
Depuis 350 Années*



TARASCON



ORANGE



NÎMES

Ce document retranscrit les mémoires de Madame Germaine Martial-Bernard, épouse de Théophile Marie Joseph René Mollet.

Il raconte les événements de la branche Bernard depuis l'année 1620.

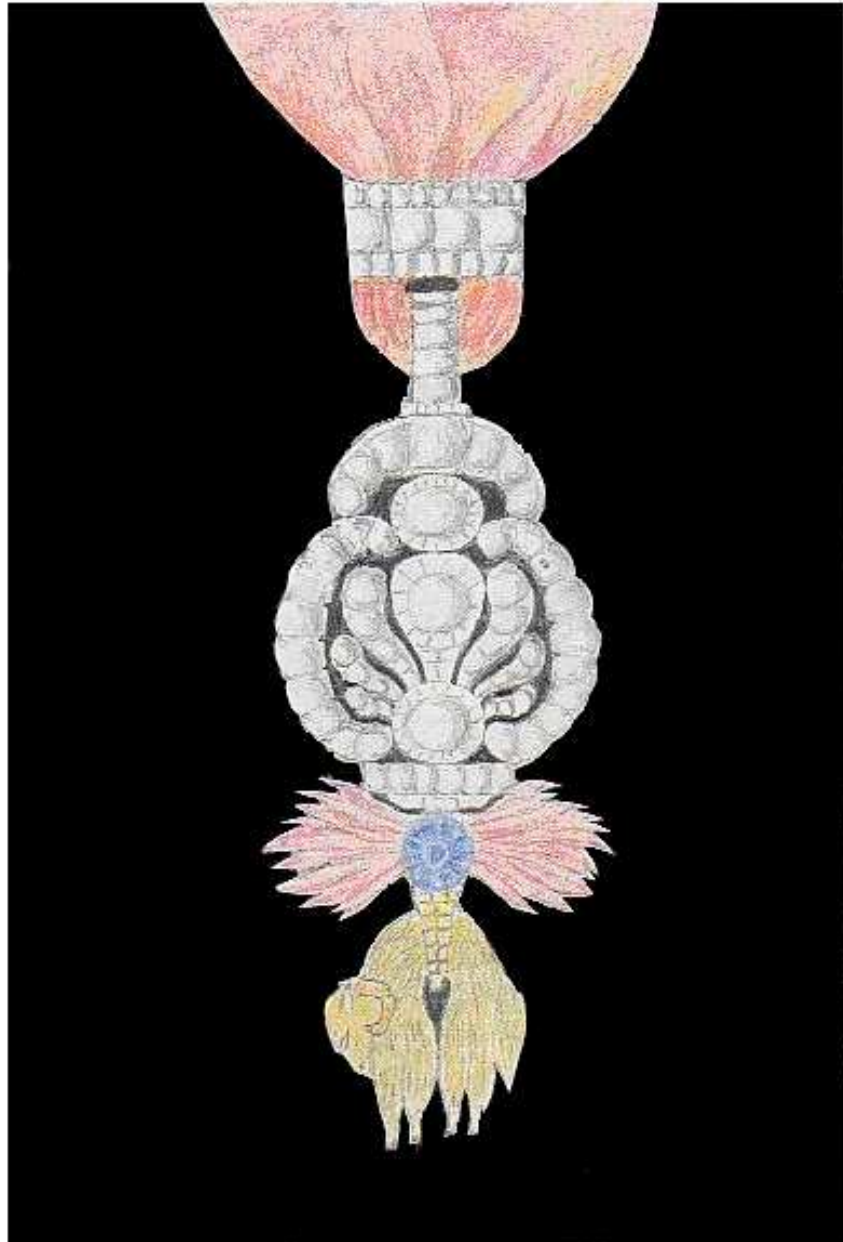
Il a été retranscrit le plus fidèlement possible, en tenant compte de sa lecture parfois difficile.

Ce document est copyrighté, il est destiné à une lecture personnelle, et ne saurait être diffusé ou reproduit d'aucune façon, entièrement ou partiellement (tous droits réservés) sans l'accord des petits-enfants (Famille Pierre Mollet) de Madame Germaine Martial-Bernard.

Il est accessible sur Internet pour les raisons précitées...



Chronique Familiale

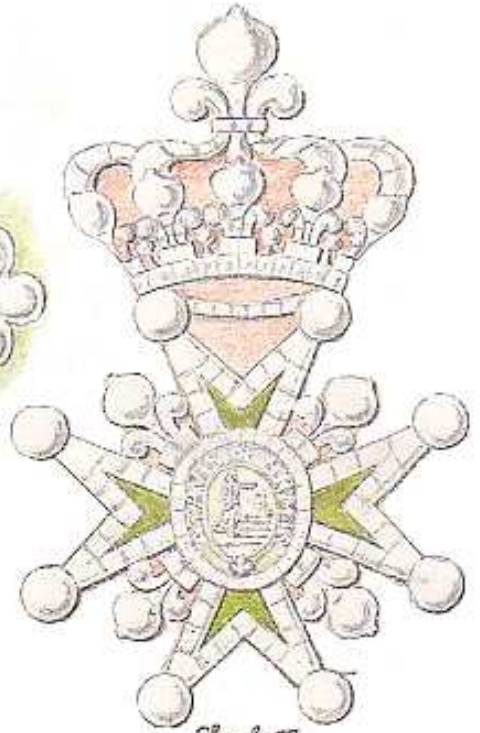
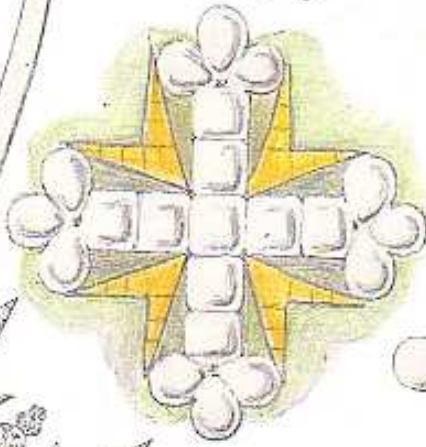


La Coison d'Or



Roi de l'Espagne

Sauvegarde
St Maurice St Lazare



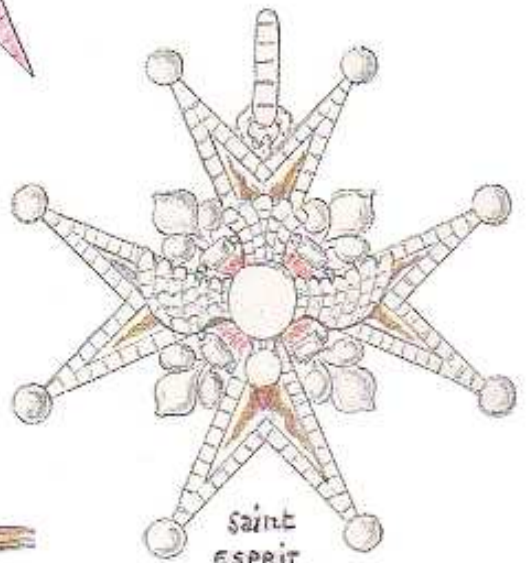
Charles III
d'Espagne



Aigle Noir
de Prusse



Saint
Janvier



Saint
ESPRIT





Charles Martial Bernard

Fabricant Joaillier Bijoutier

1, rue de la Paix à Paris

Né à Paris 17 quai Voltaire, siège de la maison de commerce

le 30 avril 1824, décédé le 8 novembre 1896

Il fit ses études au lycée Condorcet, alors collège Bourbon. Etant fils de joaillier, il voulut passer par l'atelier pour connaître à fond la fabrication des bijoux qu'il aimait à traiter en artiste ; et il fit son apprentissage dans la maison Chaise : il suivit ensuite des cours à l'École des Beaux Arts ; puis il s'occupa de la direction de l'atelier de son Père et des dessins.

À la mort de son Père en 1846, il prend la maison de celui-ci, Joaillier de la Cour et du Ministère des Affaires Étrangères, une des plus anciennes maisons de Paris dans ce commerce, et qui avait été fondée en 1760 cour de Karlay, puis transférée quai Voltaire et ensuite en 1826 rue de la Paix n°1.

Il en était le 8^{ème} successeur. Il est resté dans les affaires jusqu'en 1884, époque où son fils lui succéda.

Médaille de bronze à l'Exposition Universelle de Paris de 1867.

(À mon avis, méritait mieux, sinon, par la richesse, du moins par le goût et l'exécution des pièces exposées. MB fils)

Dès 1896, et même avant, notable commerçant, (il l'a été dès la formation de la 1^{ère} liste après l'abolition du suffrage universel introduit en 1848)

Un des fondateurs de la Chambre Syndicale de la Bijouterie Joaillerie et Orfèvrerie en 1864. en 1869, le 3 décembre, il en devint Vice-Président et Président de la section des Marchands : il en a été élu Président en 1881, puis Président Honoraire en 1883, après son élection la Chambre de Commerce.

En 1868 il fut membre fondateur de l'École Professionnelle de Dessin, créée par la Chambre Syndicale ; (en 1875, versement de 1000 fr au conseil de perfectionnement du dessin de la Chambre Syndicale)

Pendant son mandat de Conseiller Municipal (de 1871 à 1880) il obtint pour cette Ecole une subvention annuelle de la Ville de Paris, et qui de 3000 fr est montée à 4500 fr. . . en 1873, il fit don d'une médaille d'or de 500 kf à la Chambre Syndicale pour être donnée en prix.

En 1875, il fut nommé membre de la Commission des Expertises en douane. 1889, il devint membre fondateur de la Fraternelle, cadre de retraite de la Corporation (versement de 1000 fr) : en 1896, il fut nommé membre du Comité d'honneur et de Patronage de l'Orphelinat de la Bijouterie (versement de 1000 fr)

En 1879, il fut un des fondateurs de la société d'Encouragement de la Bijouterie, de la Joaillerie et de l'Orfèvrerie reconnue d'utilité publique. Il en a été nommé dès le début à la Présidence qu'il a conservée jusqu'à sa mort en 1896. Il y a fondé en 1893, par le versement d'un capital nécessaire, un prix annuel de 400 fr. qui porte son nom, pour être décerné de préférence à l'ouvrier lauréat d'un concours professionnel.

Le but de la Société d'Encouragement est indiqué dans une des 2 brochures ci-jointes de 1896. Cette Société, en 1896, est à la tête d'un capital de 100 000 francs, a offert en 1896 à M. Martial Bernard, par souscription, un souvenir commémoratif de la 20^{ème} année de sa Présidence et de la Société. (Voir aussi une des brochures spéciales ci-jointes)
(Il n'y a pas de documents joints, contrairement à ce que dit le texte)

Élu le 22 août 1869 juge suppléant au Tribunal de Commerce de la Seine, il a siégé pendant 3 ans, jusqu'en août 1872, et il n'a dû quitter le tribunal qu'à cause de ses doubles fonctions de juge et de conseiller municipal de la Ville de Paris, le comité des élections, ennemi du cumul, l'ayant mis en demeure d'opter entre les deux mandats, quoique maintenu sur la liste par le tribunal lui-même, et aussi par sa Chambre Syndicale, (voir le procès-verbal des Chambres syndicales et les discours des 2 présidents du Tribunal de commerce en 1872, séance d'installation)

Au moment de la guerre 1870-1871, il était capitaine de la Garde Nationale (garde en 1847, sous lieutenant en 1852, lieutenant en 1857, capitaine en 1867).

Il fut élu à l'unanimité le 16 septembre 1870 Capitaine Commandant ; pendant le siège de Paris il fut nommé membre du Conseil de Guerre, puis délégué au commandement du 1^{er} bataillon (compagnies sédentaires) à la tête duquel le 18 mars 1871 il fut chargé de maintenir l'émeute qui menaçait la place Vendôme, ou il avait l'ordre de rester le dernier jusqu'après le départ de l'Etat Major de l'armée et des troupes actives. Il habitait alors rue de la Paix n°1 ; le soir du 18 mars la rue était remplie par les bataillons insurgés. Sa femme et son fils ne pouvaient détacher leurs yeux de ce triste spectacle et attendaient dans la plus terrible angoisse l'issue de ces événements et son retour ! Celui-ci eut enfin lieu !

En 1871, le 23 juillet, il fut élu au 1^{er} tour de scrutin par 960 voix sur 1579 votants, Conseiller Municipal de la ville de Paris pour le quartier de la Place Vendôme (1^{er} arrondissement) et conseiller général de la Seine. Elu secrétaire du Conseil Municipal par 58 voix sur 72, en août 1871, il le resta 4 années de suite. Son mandat lui fut renouvelé par 2 autres élections successives, et il est resté Conseiller Municipal pendant 9 années jusqu'en 1880. Membre actif de nombreuses commissions, il s'est occupé particulièrement des questions de finances (constamment membre de la Commission des Finances, ville et département, et aussi secrétaire de cette Commission en 1871), des questions d'enseignement et de dessin. Notamment il a été membre, puis ordonnateur des dépenses, puis Président en 1876 de Commission de Surveillance de l'Ecole Normale d'Instituteurs de la Seine, de 1872 à 1895 ; il a été membre en 1871 puis Président en 1876 du Conseil d'Administration des Fontaines Lafarge ; Il a été membre de Conseil Départemental de l'instruction

Membre de la Commission d'Examens de la Ville de Paris en 1895, il a été nommé en 1873 membre des 2 Commissions des Indemnités (dommages résultant de l'insurrection de 1871, pour expropriations) et Vice Président de cette dernière en 1879 ; etc...etc...

En 1872, nommé Chevalier de la Légion d'Honneur par décret du Président de la République sur proposition du Ministre de l'Intérieur, le 4 février.

En 1877, le 7 mai, nommé membre du Comité de la Caisse des Ecoles du 1^{er} arrondissement (jusqu'en 1885).

En 1877, le 20 décembre, nommé membre de la Commission de Vérification de la Caisse Municipale.

En janvier 1878, nommé officier de l'Instruction Publique (était officier d'Académie du 27 août 1873) en tant que Président de la Commission de Surveillance de l'École Normale.

En janvier 1878, promu Officier de la Légion d'Honneur par décret du Ministre du Commerce en date du 20 octobre, pour services rendus à (voir plus bas)

En 1882, le 7 février, nommé membre de la Délégation Cantonale du 1^{er} arrondissement.

Libellé du Journal Officiel :

« Ex Capitaine au 1^{er} Bataillon des Gardes Nationales de la Seine.

Conseiller municipal de Paris et Juge au Tribunal de Commerce de la Seine, a concouru avec énergie à la défense de l'ordre, notamment dans les journées des 31 octobre 1870, 28 janvier et 18 mars 1871 »

Le 20 novembre 1883, nommé Commandant de l'ordre du Micham Iftikar*, à la suite de l'Exposition Universelle d'Amsterdam en 1883.

En 1882, membre de la Chambre de Commerce pour 6 ans ; réélu le 13 octobre 1888, en tête de liste pour 6 autres années jusqu'en 1894.

Nommé pendant 4 années : 1889, 1890, 1891, 1892 secrétaire de la dite Compagnie. Dans une réunion préparatoire en vue des élections du Bureau pour l'exercice 1893, il fut porté candidat à la Présidence et obtint, sur 33 votants, 13 voix contre 20 à Monsieur Delaunay Belleville.

*SOCIETE IMPERIALE ZOOLOGIQUE d'ACCLIMATATION

Membre de 1882 à 1894, et Président en 1893 1894 de la Commission administrative de l'École Commerciale (de la rue Trudaine) sous la présidence de, reconstruction partielle de l'école.

En 1892, membre du Conseil d'administration de la Société d'Encouragement pour le commerce français d'exportation.

En 1884 membre de la Commission de révision de la liste des Electeurs commerciaux de la Seine

1872 Exposition Universelle de Londres, membre du Comité d'administration de la Chambre de la bijouterie et joaillerie.

1878 Exposition Universelle de Paris, membre des Comités d'administration et d'institution de la chambre de la bijouterie et joaillerie. Rapporteur du jury des récompenses. Classe 39*

1879 Exposition Universelle de Sydney, membre du Comité.

1880 Exposition Universelle de Melbourne, membre de la Commission d'Organisation.

1883 Exposition Universelle d'Amsterdam, membre du jury. Classe 27

1885 Exposition Universelle d'Anvers, membre du jury. Classe 18 et 19

1889 Exposition Universelle de Paris, Président des Commissions d'administration et d'installation et du jury des récompenses. Classe 37.

* Page de garde du rapport écrit par Martial Bernard, à l'occasion de l'Exposition Universelle de Paris 1878, en annexe page suivante, et visible sur internet

8° 2ae 277-4^g

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE.

EXPOSITION UNIVERSELLE INTERNATIONALE DE 1878
À PARIS.

GROUPE IV. — CLASSE 39.

RAPPORT

SUR

LA JOAILLERIE ET LA BIJOUTERIE,

PAR

M. MARTIAL BERNARD,

FABRICANT.



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXX.



Laure Colliez épouse Charles Martial Bernard

1857
1870

Il y a longtemps que nous n'avons ouvert le « Livre des Relations Extérieures », afin d'y relever les commandes faites par le ministère des Affaires Étrangères. Et nous y constatons que celles-ci se succédaient sans trêve, au cours des années. Ce n'étaient que plaques de la Légion d'Honneur, Grands Croix, diverses décorations étrangères, tabatières innombrables, cadres, médaillons, portraits de l'Empereur, montres à doubles boîtiers, bagues, porte mines.

En consultant le nom des destinataires, nous y relevons ceux du Bey de Tunis, d'Abdel Kader, du comte Walewski, de l'ambassade de Siam, qui recevait 8 montres d'hommes de l'ambassade de Chine, du résident des États-Unis à Constantinople, pour le Sultan de la Sublime Porte.

Tous ces présents, naturellement en or et « enrichis » de diamants, de ciselures, d'émail, dans une diversité étonnante de formes et de dessins.

Mais bien que, comme nous le voyons, les affaires aient été en plein essor, l'atelier connaissant probablement durant les mois d'été, une certaine accalmie, ce qui permettait à mes grands parents d'entreprendre quelques déplacements. C'est ainsi que, en 1856, ils visitèrent la Belgique et une partie de l'Allemagne en allant à Bâle et à Francfort. En 1858, ils séjournèrent à Villerwel et je sais que, assez souvent ils allaient en famille, dans un village de pêcheurs, Grandcamp, où Léon Colliez, frère de Laure et sa femme passaient leurs vacances, de Bayeux où ils demeuraient. Ces messieurs aimaient beaucoup la chasse aux oiseaux de mer, dont les noms locaux étaient pleins de pittoresque, comme le Bécot, la Gourgane, la Livergne, le Grindeau, au lieu de la Barge, le Corbec, la Maubeche et le Plurien, leur appellation normale.

Et mon Grand Père, muni de ses crayons et pinceaux en rapportait de charmantes esquisses de barques et de voiles, se reflétant dans l'eau.

Mais c'est le voyage de 1859, dont le souvenir a été le mieux conservé, par les récits et les dessins rapportés.

En effet, cette année là, mon Grand Père emmena sa Mère (qui associée avec lui depuis plus de 10 ans, l'avait aidé si vaillamment et efficacement) faire une randonnée en Suisse. Ils partirent de Paris par le chemin de fer, qui les mena à Bâle. Puis, ils virent Zurich, Schaffhouse, Lucerne, Interlaken, le Glacier du Rhône, Zermatt, Louesche, Chamony et Genève. Mais, pour cet important périple, parcouru en 23 jours, il n'y avait pas eu, pour voyager, que le chemin de fer, et les moyens de transport étaient variés, et même, parfois, inattendus. Souvent, en plus des diligences, ils prirent, pour la montagne, des ânes, ou des mulets, ou des chevaux, des bateaux à aubes, sur les lacs, et parfois même des sortes de palanquins, portés à bras d'homme pour mon arrière Grand Père !

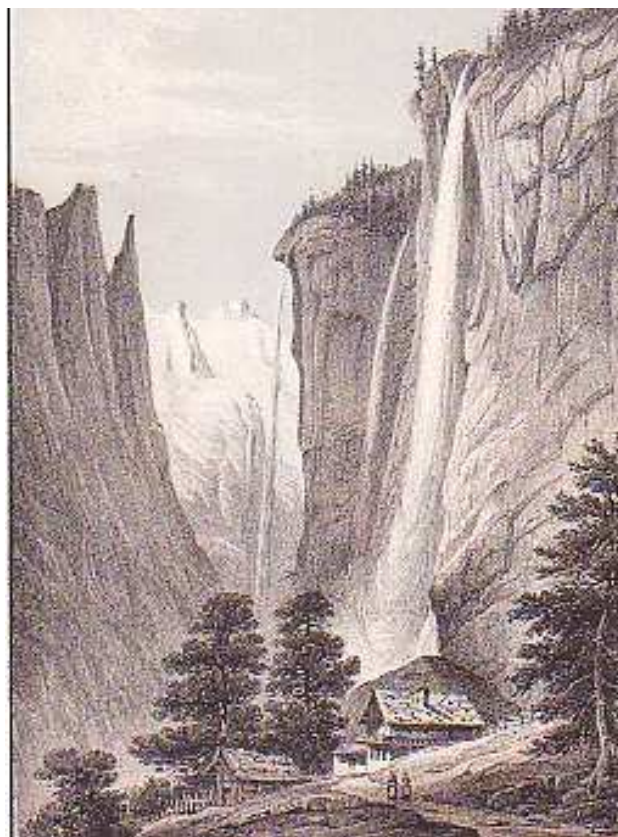
Au retour de ces vacances, chacun des voyageurs en écrivit une relation, bien intéressante à lire, mais trop importante pour figurer ici. Un charmant album orné de dessins pris sur nature, et de fines histographies en couleurs fut offert par Charles à sa Mère, en souvenir de cette exploration en Suisse, chose assez peu commun à l'époque, qui leur avait apporté tant de satisfactions et de joies partagées.



Charnaux, place du Vel Air, Mon des 3 Rois, à Genève

Deroy del. Asselineau Lith

Bâle
Vers l'Hôtel des trois Rois, prise du Pont



Himely d'après DuBois

Briquet & Fils à Genève

Imp Lemercier. 59 r de Seine Paris

Le Staubbach (Canton de Bern)

Je lis, dans la *Revue de la Bijouterie* : « En 1859, et les années suivantes, Charles Martial Bernard affirmait de plus en plus sa personnalité, ainsi que sa situation dans le milieu professionnel, où il était très estimé. Mais, bien que fort prospères, les affaires ne retenaient pas complètement son activité, et il suivait avec un grand intérêt, le mouvement syndicaliste qui commençait à se dessiner à ce moment. Il progressa dans les années suivantes et, vers 1864, Charles Martial Bernard coopérait avec son ami Antoine Mellerio, à la fondation de la Chambre Syndicale de la Bijouterie, dont il devint le président puis à celle de l'école professionnelle de dessin. »

« Pendant ce temps là, la vie de la cour impériale devenait de plus en plus, un tourbillon, tant au château des Tuileries qu'à Compiègne, et, suivant les saisons, à Deauville, à Biarritz, devenus à la mode. Ses distractions s'y succédaient, variées et incessantes, réceptions brillantes, visites de Souverains, comédies et tableaux vivants, chasses, promenades en mer.



Les femmes étaient toutes d'une élégance raffinée. La « Couture » avait, depuis longtemps inventé la crinoline et cette création avait contribué à rendre célèbre, Worth qui, depuis des années était l'arbitre de la mode.

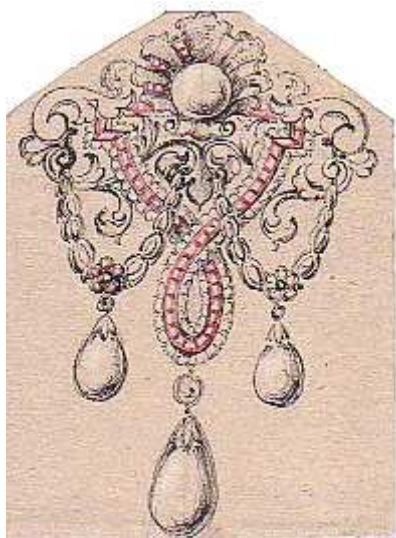


Tous les métiers de luxe, se rapportant à la parure de la femme : lingerie, dentelles, broderies, tissus, cordonneries, parfums, et, naturellement, la joaillerie connurent un véritable âge d'or ! Son épanouissement fut l'exposition universelle de 1867.

Celle-ci nécessite une longue préparation et mon Grand Père, qui en avait été nommé rapporteur, s'en occupa activement. Le lieu qui avait été choisi pour l'établir : le Champ de Mars, s'étendait depuis l'École militaire jusqu'aux abords de la Seine, avec de très importants bâtiments à structure métallique.

Sur la plus grande partie du terrain s'élevaient les pavillons des diverses industries et commerces français ainsi que ceux des pays étrangers, dont l'aspect revêtait les styles de leurs pays : Grande Bretagne, États-Unis, Maroc, Régence de Tunis, Japon, Turquie, Chine, Égypte, Italie, États Pontificaux, Suez, Principautés Roumaines, Russie, Portugal, Belgique, Hollande et même Wurtemberg, Bavière, Hesse, Saxe et Prusse qui trois ans plus tard envahissaient la France.

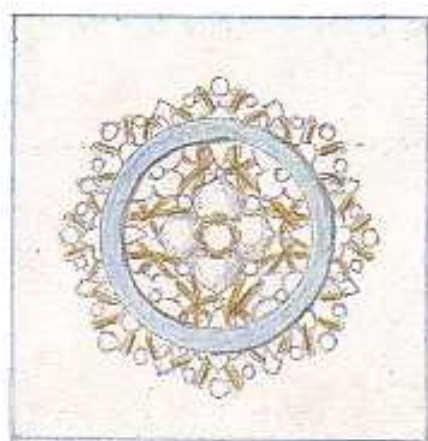
Ces divers pavillons étaient entourés de pelouses de verdure et de fleurs, et les bords de la Seine avec un va et vient de bateaux, en agrémentant le paysage. Le succès de cette manifestation grandiose, devint rapidement considérable avec le concours de toutes ces nations qui, chacune, apportait sa couleur locale et son originalité propre.

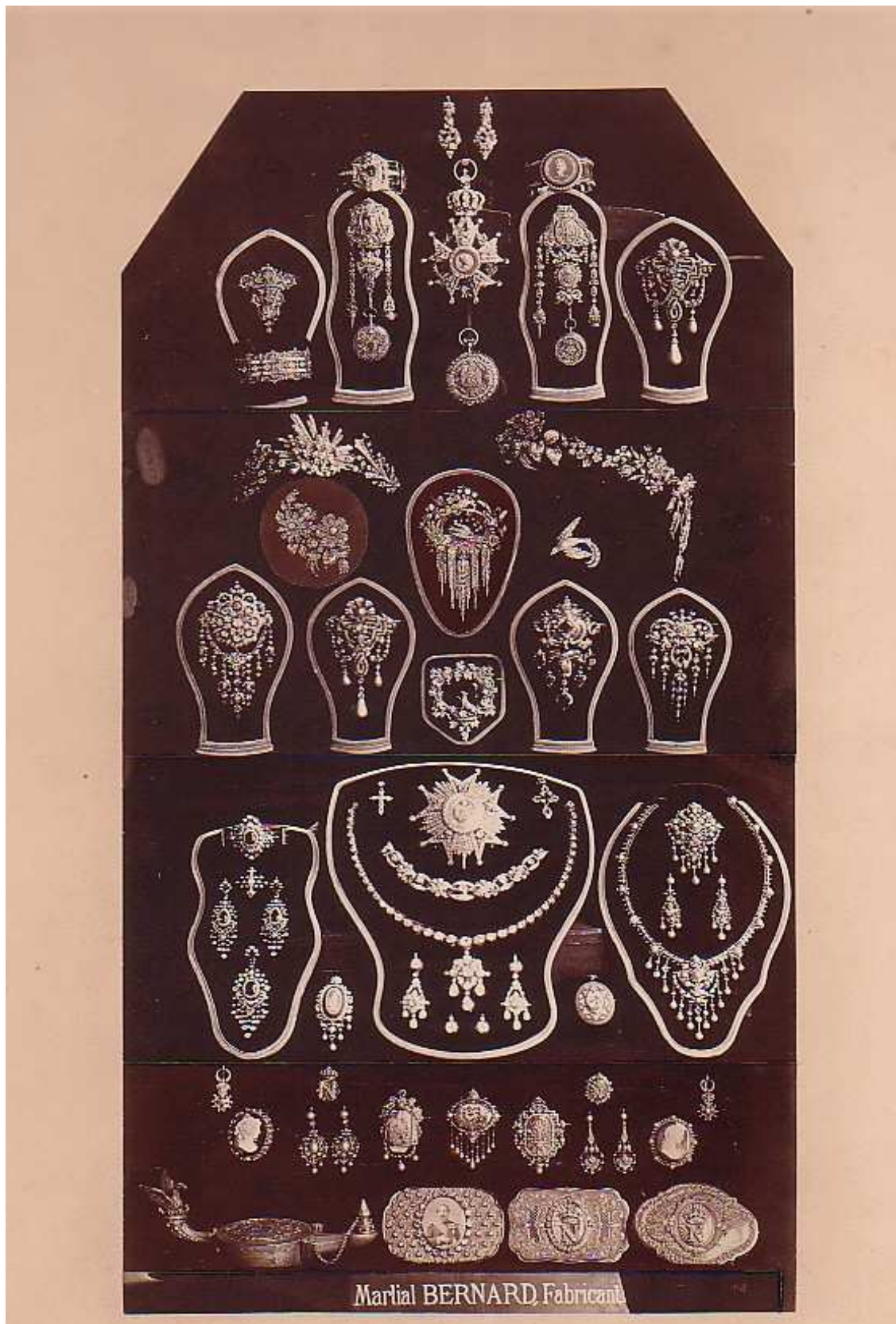


La France y prit naturellement parmi tant de pays, une part très importante, et les joailliers de la rue de la Paix en furent les principaux exposants. C'est à cette occasion que l'artiste, auteur de tous les dessins des bijoux, fit exécuter, dans l'atelier qui nous intéresse des œuvres auxquelles il chercha à donner des formes plus nouvelles.

Nous les connaissons par quelques images.

À la fin de l'Exposition l'ensemble de la vitrine scintillante fut récompensé par la Médaille de Bronze.





En 1868, mon Grand Père put prendre quelque peu de vacances, et en profita pour faire un voyage en Hollande avec son frère Henri. Celui-ci s'était marié huit ans plus tôt avec Marie Laurent, et ses filles Louise et Marthe étaient encore petites. Les deux

frères firent un très grand périple, visitant tout ce pays captivant, et s'attardant dans les villes et surtout dans les prestigieux musées, avec un grand intérêt. Leurs lettres, fort détaillées sont venues jusqu'à nous, mais il faudrait un volume pour les reproduire !

L'année suivante, on nomma Charles Martial juge au tribunal de la Seine, mais malgré cette nouvelle fonction fort importante, auquel il consacra beaucoup de son temps, le rythme quotidien des affaires continua au même rythme, et c'est alors qu'arriva, de Bangkok, une importante commande de bijoux et de décorations, accompagnées de ces lignes, écrite à mon Grand Père de la part du roi de Siam, par son ministre des Affaires Étrangères :

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer que je viens d'ordonner à monsieur Guépratte (son correspondant en France, probablement) de vous commander aussi deux autres modèles de décorations, qui doivent être faites chez vous. Je prends la liberté de vous adresser ma photographie, comme preuve de sentiments que je professe à votre égard. Veuillez agréer l'assurance de ma parfaite considération. »

Veuillez faire graver l'inscription suivante :



Phya Surawongse

Phya Surawongse

La vraie traduction en Français
Lettre de créance pour Phya Surawongse Way

Waddhn

Nous, Somdet Phra Paramendit Maha Mongkul de la divine Providence, quatrième Souverain de la dynastie, Roi de Siam au Sud et au Nord, suzerain de plusieurs voisins, allié des grandes puissances européennes, Grand Croix Impérial de la Légion d'Honneur etc etc. Faisons connaître à chacun que ces présentes verront, que notre intention est d'envoyer des Ambassadeurs chargés de nos lettres pour travailler avec les affaires de votre Gouvernement et s'entendre avec M. M. les ministres de Sa Majesté l'Empereur ; avons de concert notre conseil nommé :

1^{er} Ambassadeur plénipotentiaire Phraja Souravony J'ai nommé notre neveu et fils aîné de notre Premier Ministre pour traiter en notre nom toutes les questions concernant notre gouvernement.

Nous nommons également Phra Racha Sena notre second.

Nous les chargeons de présenter nos lettres et nos respectueux honneur à Sa Majesté l'Empereur des Français, de conférer avec les Ministres des affaires de notre Gouvernement et à cet effet nous les investissons pour pouvoir par les présentes scellées aux armes de Siam et munies du Sceau du présent règne et de notre signature. Que S.E. le Phraja Souravony et le Phra Racha Sena soient donc regardés par tous comme nos Ambassadeurs munis de pleins pouvoirs.

Écrit en notre salle d'audience Anonta Samagome à Bangkok, capitale de notre Royaume de Siam, le Dimanche 8^{me} jour.



Voici les dessins des décorations que mon Grand Père exécuta, de ces étranges soleils aux couleurs rouges et vertes, au milieu desquels les dragons fantastiques et l'éléphant, tout « enrichis » de diamants, figurent, surmontés de la tiare royale dans le plus pur style Siamois



Après cette exposition de 1867, pour laquelle tant de pays furent unis dans une action commune, les audacieux travaux de François de Lesseps, concernant le percement de l'isthme de Suez, ainsi que la création des deux villes nouvelles de Port Saïd et Ismaïha virent enfin leur couronnement. Conçu dès 1851, ces projets cheminèrent lentement, en butte aux contestations et intrigues de l'Égypte, de la Turquie, sa suzeraine, et, aussi, de l'Angleterre. En butte aussi à la difficulté de réunir les énormes capitaux, auxquels il fallait faire appel. Les longs efforts de « de Lesseps » emportèrent tous ces obstacles, et, en 1862, commençait ce travail de géant, nécessitant le concours de 14 000 hommes.

Malgré de nombreuses traversées, difficultés du ravitaillement, mécontentement des ouvriers, et, surtout épidémie de choléra, il se poursuivait cependant, et en mars 1869 les eaux de la Méditerranée arrivèrent dans les « Lacs Amers » pour, le 16 août, rejoindre la mer Rouge.

Mais, à cette merveille du siècle, il fallait une apothéose digne des splendeurs de l'Orient. Le vice roi Ismail se chargea d'organiser des fêtes grandioses pour le 18 novembre, date prévue de l'inauguration « C'est l'impératrice Eugénie, cousine de « Lesseps », qui devait présider les cérémonies, raconte Théophile Gautier : « Quelques jours avant l'arrivée en rade de Port-Saïd, de l'Égyle, le yacht impérial, le Caire regorge d'invités et de visiteurs curieusement accoutrés. On se groupait par affinités électives, ou professionnelles, il y avait le coin des peintres, le coin des savants, des gens de lettre, des journalistes et celui des gens du monde. Sur le bord du canal, campent des milliers d'arabes, pour voir passer le cortège naval des souverains, qui doit gagner Suez par petites étapes. L'Égyle, navire à aubes de 99 mètres, guide la cinquantaine de navires paroisés jusqu'à Ismaïlia, où ont lieu réjouissances populaires et feux d'artifices »

« C'est vraiment admirable, dit Fromentin, on retrouve là des gens qu'on n'a pas vus depuis 20 ans et à chaque pas, des têtes de Paris ! »

« Le 18 novembre fut, en effet un jour unique, où sous une immense tente, ornée de palmiers, de fleurs, de lumières, de drapeaux, des tables somptueusement servies, réunissent, en un dîner d'apparat, présidé par le « Grand Français », une multitude d'invités, venant de tous les points du monde » A la droite du héros du jour, se trouvait

l'exilé de Smyrne, son ami Abd el Kader. L'Impératrice Eugénie, vis-à-vis de lui, était entourée, à droite, par l'Empereur d'Autriche, à gauche par le prince de Prusse (qui eût pu alors supposer un si tragique avenir ?)

Beaucoup de personnalités françaises, Victor Duruy, Berthelot, Edmond About, Victorien Sardou, Emile Augier, Théophile Gautier, représentaient l'élite de la France.

Suez Dîner de gala à Ismailia



Sous la tente du « Buffet » du 18 novembre 1869 à Ismailia. Au centre, portant couronne, l'impératrice Eugénie, ayant à sa droite l'empereur d'Autriche et à sa gauche le prince de Prusse. En face de la souveraine, Ferdinand de Lesseps.

Chaque jour, des réceptions se succédèrent, plus fastueuses les unes que les autres, mais, tout conte de fée a une fin ! Et lorsque l'heure du départ pour leurs pays, de tous les invités fut arrivée, la rade de Suez était remplie de navires de guerre, tous pavés, qui faisaient feu de toutes leurs batteries, donnant à cet événement glorieux pour la France, une belle apothéose. « Dernier voyage, qui paraissait triomphal »

À la demande du vice roi Ismaïl, Giuseppe Verdi composa, en l'honneur de la France, en cette occasion, sa belle œuvre, *Aïda*, dont la première représentation de gala, eût lieu à l'Opéra du Caire, construit pour la circonstance, et fut une éblouissante soirée.

AVEC "AIDA" VERDI GAGNAIT SA BATAILLE DES PYRAMIDES

OPERA

- LUNDI 30 NOVEMBRE
- AIDA
- 20 H 30. CHAINE 1.

■ C'est le 17 novembre 1869, alors qu'il venait tout juste d'être achevé, que fut inauguré le canal de Suez. Cérémonie somptueuse, rehaussée par la présence à bord du yacht « L'Aigle » de l'impératrice Eugénie en personne. Mais un personnage, au milieu de ces festivités, demeure insatisfait : le vice-roi d'Égypte, le Khédive Ismaïl Pacha. C'est sans lui et même malgré lui que le formidable ouvrage de Ferdinand de Lesseps que l'on ouvre aujourd'hui au trafic a été entrepris ; son prestige personnel réclame une revanche : ce sera *Aïda*.

UN GRAND COUP

Grâce au vice-roi, Le Caire, comme toute grande capitale qui se respecte, possède depuis peu son théâtre d'opéra. Comme il est décidé à frapper un grand coup, et qu'à cette occasion on ne peut pas remonter n'importe quel ouvrage du répertoire, Ismaïl-Pacha veut faire créer un nouvel opéra qui, bien entendu, serait intimement lié au pays où il allait voir le jour... Camille Du Locle, le co-auteur de *Don Carlos*, est un familier du vice-roi ; c'est lui qui sera chargé de mettre au point un « scénario » égyptien original. Pour donner encore plus de sérieux à la chose, on prendra comme conseiller technique le célèbre égyptologue français Mariette pour faire revivre l'antique sinon authentique Égypte des Pharaons.

Puisque Richard Wagner était lui-même son propre librettiste et qu'il se refusait à travailler sur commande, qui, mieux que l'autre plus illustre compositeur d'opéras d'alors, Verdi, pouvait satisfaire les goûts dispendieux du vice-roi ?

À 58 ans, Verdi est en pleine gloire. Les « années de galère » sont loin ; celles où il lui fallait écrire un opéra par trimestre comme en 1847, ou même un par an comme il l'avait fait en 1851-53 avec *Rigoletto*, *Le Trouvère* et *Le Trouvère*. Aujourd'hui, lui aussi refuse de travailler sur commande ; il est riche, et les 150.000 francs or qu'on lui offre ne peuvent suffire à le décider... Mais Verdi lit le livret de Du Locle et il est aussitôt conquis ; c'est le coup de foudre, car il « sent » bien quel parti il pourra tirer de ce bric-à-brac pseudo-pharaonique où les auteurs ont amassé les pires clichés.

D'abord, Verdi sait que tout va être mis en œuvre pour donner à cette création l'éclat le plus foudroyant. Alors pourquoi se montrerait-il plus royaliste que le roi

peintres français travaillent à Paris aux costumes et aux décors, durant toute l'année 1870, Verdi compose ce qui sera l'un de ses plus fastueux spectacles.

Il est évident que ces heures grandioses de l'Égypte ont émoussé Verdi ; il en tire le maximum en multipliant fanfares, chœurs, ballets très « couleur locale », tandis que sur scène, une impressionnante figuration aussi bien animale qu'humaine émerveille le public dont les yeux sont autant sollicités que les oreilles. La première représentation au Caire est un triomphe.

L'ORCHESTRE PREND LA PAROLE

Le public mondain et très international de la « première » retrouve avec satisfaction ces merveilleuses mélodies qui fleurissent déjà dans *Traviata*, s'il acclame ces airs, duos, ensembles et chœurs magistralement « écrits pour les voix » et qui combient d'aise les amateurs de Bel Canto. Les critiques venus du monde entier, quant à eux, saluent en Verdi le symphoniste qui s'affirme davantage à travers chaque nouvel opéra. Déjà, dans *Don Carlos*, on avait remarqué combien le musicien « soignait » l'harmonie et l'orchestre. S'engageant ici vers l'« opéra complet » qu'il signera plus tard avec *Otello*, Verdi donne à l'orchestre un rôle à sa mesure, il n'est plus simplement une « grande guitare d'accompagnement » qui suivait passivement le chant ; à son tour, l'orchestre prend la parole et, avec autorité, dialogue avec les chanteurs. Le critique envoyé au Caire par les « Débats » pourra ainsi dire qu'un nouveau Verdi s'est manifesté « mettant parfois la statue dans l'orchestre et laissant le piédestal sur la scène ». Verdi venait de gagner sa bataille des Pyramides...

Paul MEUNIER ■



Verdi, satisfaire les goûts dispendieux du vice-roi.

en s'embarassant de vérité historique ou de finesse psychologique ? Le Khédive souhaite un « grand spectacle » pour frapper l'imagination des foules, il l'aura ! Car rien n'est épargné pour assurer un succès énorme aux amours du fringant général et de la belle esclave étrangère. Et, tandis qu'Antonio Ghislanzoni met en vers italiens la prose de Du Locle et que trois

1870
1873

Pendant plus de 22 ans, l'Empire avait vécu dans, pourrait-on dire, une agitation presque factice, avec une soif de profiter, au maximum, de tous les progrès matériels, qui paraissaient définitivement établis.

Mais, durant ce temps, hors des frontières, des guerres, hélas meurtrières et engendrant bien des souffrances, s'étaient déroulées, dont les échos lointains n'avaient pas paru troubler la vie du Pays.

Dès 1854, ce fut celle de Crimée, puis celle de Chine, avec l'appui de l'Angleterre, ce qui nous valut la conquête glorieuse de la Cochinchine, en 1862. Nos armées aidèrent l'Italie à se libérer du joug Autrichien et gagnèrent à la France, par un traité, la Savoie et Nice. Après ces succès, engendrant tant de sacrifices, et coûtant tellement de vies, Napoléon III, à la suite de la désastreuse intervention au Mexique, et malgré la mise en garde de Thiers, à la Chambre, contre un conflit avec la Prusse, passa outre, et déclara inconsidérément la guerre... Malgré l'élan de nos soldats, criant, dans l'enthousiasme du départ « A Berlin, A Berlin ! », celle-ci dégénéra promptement en une défaite rapide et définitive. Les ennemis, bousculant avec une force et un matériel considérable notre malheureuse armée qui luttait avec un superbe héroïsme, mais succombait sans cesse, arrivèrent jusqu'à Paris, au seuil d'un hiver terriblement rigoureux. Et le 1^{er} septembre 1870 ce fut Sedan, l'écrasement, la capitulation, Napoléon captif... après tant d'espoirs.

Alors, débuta une vie des plus pénibles pour tous ceux qui se trouvaient enfermés dans la ville investie. Mon Grand Père, capitaine au 1^{er} bataillon de la Garde Nationale, se trouvait, avec ses hommes aux avant-postes, aux fortifications et là, à mesure que la saison s'avanceit, un froid extrême ajoutait aux souffrances de tous. Je ne sais quelle fut alors la vie de mon Père, de sa Mère (Laure Colliez), et de sa Grand-Mère (Henriette Justine Varnier), n'en ayant guère entendu parler, mais j'imagine les jours d'angoisse qu'ils ont dû vivre, dans ce Paris encerclé, dont la population était si cruellement rationnée.

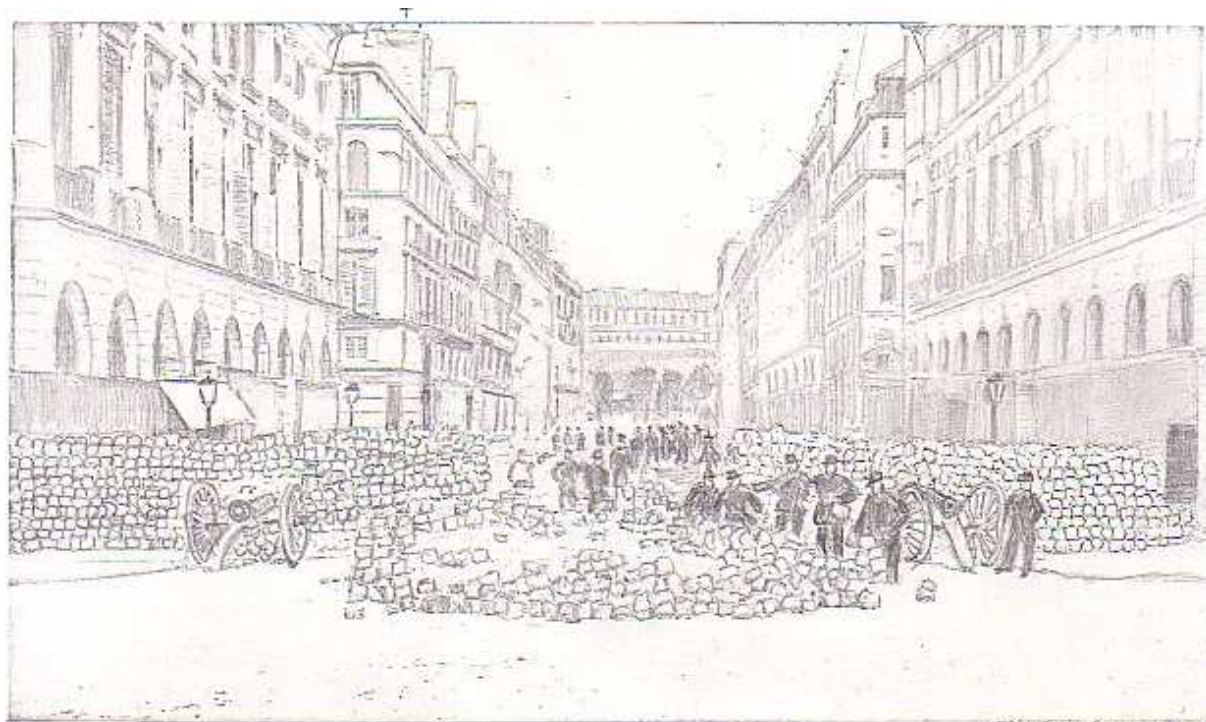
Le seul témoin matériel que nous ayons de leurs privations est un morceau... (tel que dans le texte) qui fut de la mie de pain, dans laquelle mon Père, alors âgé de 15 ans, avait enfermé un grain de blé, trouvé, par un étonnant hasard, dans le morceau qu'il mangeait. Elle existe encore, après cent ans, toute sèche, noircie et effritée conservée dans une boîte chinoise du billard de Brunoy.

Cependant, d'anciennes coupures de journaux de l'époque nous donnent une idée des dures restrictions subies en énumérant le prix... en même temps que la rareté des denrées : « les pommes de terre vaudraient 1f60 le litre et les légumes secs 2f60, s'ils n'étaient pas introuvables. Le beurre à 4 f la livre, très rare », mais on trouvait quelques légumes verts, la viande était distribuée au compte-goutte, le gibier faisait totalement défaut, ainsi que les confitures de fruits...

Deux grandes colonnes du journal publié par le comité d'hygiène et de salubrité, sont remplies d'un plaidoyer pour la consommation du cheval, qualifié d'aliment nouveau. « La viande, noire par excellence, qui se rapproche tout à fait, par sa structure de celle du cerf, a des fibres un peu lâches et ondulées, ayant une contexture en quelque sorte spongieuse qui lui donne, lorsqu'elle est fraîche, une espèce d'élasticité désagréable ». Cela était très engageant pour la goûter ! Je pense qu'il ne restait même plus de cheval à acheter, lorsque ma Grand Mère (Martial Bernard née Laure Colliez), est partie un jour pour le jardin des plantes, où l'on avait sacrifié le seul éléphant ; après avoir fait longtemps la queue, elle dut s'en retourner avec son panier vide, car il ne restait à vendre que des morceaux de trompe, qu'elle n'eût pas le courage d'emporter. On dit que, sans le savoir, on mangea parfois des chiens, des chats et même des rats.

Et, après cette grande misère du siège, ce fut alors l'affreuse commune : « L'insurrection qui éclata à Paris le 18 mars 1871 pour se terminer le 28 mai, fut la plus grave, la plus considérable de celles qu'a enregistrées l'histoire de la Capitale. Elle est connue sous le nom de Commune parce que depuis la fin du siège jusqu'à l'entrée des troupes régulières, la ville fut au pouvoir d'un mouvement révolutionnaire d'origine municipale et de tendances communaliste ».

Mon Père et sa Mère avaient-ils pu quitter Paris avant le 18 mars pour aller se réfugier à Versailles chez leurs cousins Manuel ? A cette date, Paris était déjà en effervescence et la rue de la Paix eût à subir, le 22 mars une terrible fusillade dont, on l'a su plus tard, l'instigateur était un dénommé Brunet, que mon Grand Père arrêta ensuite. Ce massacre dut se dérouler sous les fenêtres de l'appartement, où la jeune domestique avait du rester avec la Mère de Charles, qui n'avait pas encore pu aller se réfugier à Versailles.



BARRICADE de la rue de la PAIX

La tradition familiale dit que, en ces jours où tout était à redouter, puisque la porte de l'appartement avait déjà été enfoncée par le fameux Brunet, avec l'appât d'un riche butin, cette courageuse jeune femme, Louise Seguin, prit la grande échelle, y grimpa, chargée des écrins qu'elle avait trouvés et les posa afin de les cacher à la rue, au dessus des très larges corniches situées près du plafond, ce qui les rendait invisible d'en bas, six mètres en dessous. J'ai bien connu Louise qui se trouvait encore chez ma Grand Mère (Martial Bernard née Laure Collietz), lors de sa mort en 1911, et qui vécut jusqu'à un âge très avancé, retraitée chez ses enfants... a la date du 22 mai, ma Grand Mère écrit :

« Nous sommes très bien arrivés à Versailles, où les parisiens sont nombreux, sans trouver à se loger, tout étant occupé, car les propriétaires des maisons sont obligés d'accepter, avec les billets de logement qui leur sont présentés, non seulement des soldats, mais des députés, aussi !

Nous sommes fort inquiets sur le sort de Paris où les Prussiens doivent entrer dimanche... Il y a, à Versailles de 38 à 40 000 hommes de troupes sûres, et des canons sur la place d'armes pour garder l'assemblée. Les trains arrivent toujours à Versailles : on vous fouille, et on vous demande si vous n'avez pas de journaux mauvais. Beaucoup de gens du comité central de la Commune, qui venaient ici pour tourner l'armée pour eux, ont été arrêtés. Des personnes, arrivées par le train de deux heures, nous ont dit qu'on se bat place Vendôme et rue de Rivoli... Pourvu que tu aies échappé à cette affreuse boucherie !... Nous avons été accueillis par les Manuel avec beaucoup d'affection. Je pense que tu as porté chez Mère les deux livres verts que tu sais (les livres de commandes et de comptes). Le temps est beau... si tu le peux, donne moi quelques mots de renseignements sur votre sort... On m'a dit qu'ils avaient déjà pillé chez quelques bijoutiers. Adieu.

Je t'embrasse – Laure»

La Mère de Laure, séjournant en Auvergne, exprimait le 12 avril, sa terrible inquiétude : « Je suis heureuse que tu aies pu quitter Paris, mais les trains partent-ils encore pour Versailles, je suis aussi très tourmentée pour ton mari, bien exposé comme capitaine de la Garde Nationale... Tu m'as dit qu'on avait enfoncé votre porte. Envoie-moi, si possible de vos nouvelles... »

Le 23 avril 1871, Henri Prosper écrit à son frère, de Poissy, ou il est arrivé de Paris « après avoir fait marcher mon service sans bruit, pour le bien public, jusqu'à ce que la commune en eût pris possession après tous les autres. Je ne suis sorti qu'une fois, pour aller à pied, à Saint Germain voir mon ingénieur en chef. Marie (sa femme) est partie pour Paris par Pontoise, avec l'intention de ramener maman, que nous voyons, avec tant de peine, demeurer isolée au milieu de cette situation dont nul ne peut prévoir les épisodes, chaque jour plus navrant et plus redoutable. J'espère qu'elle la décidera et

l'entraînera de façon à la ramener demain ici, toujours par la route c'est à dire par Saint Ouen l'Aumône, où l'on trouve des voitures, dont il s'est organisé un service entre cette ville et Poissy ». Nous ne savons pas si ce périlleux voyage réussit, mais pensons qu'il eût une issue heureuse, malgré les dangers courus.

Jusqu'à la fin de mai, les lettres entre Paris et Versailles n'ont pas du pouvoir parvenir. Les événements s'intensifient dans la grande ville ou la commune décréta l'arrestation des otages, et le 16 mai la démolition de la colonne Vendôme.

« On établit, pour la mettre à bas, un système de cordages tendus par des cabestans, de façon à renverser d'un seul bloc l'immense fût de pierre et de bronze, sur un lit de fumier disposé pour la recevoir. Sous l'effort des cabestans, la masse entière oscilla, puis s'abattit, complètement disloquée.

La statue de Napoléon, qui la couronnait fut décapitée en tombant et se cassa un bras. Il paraît que, de la terrasse de Saint Germain, les Versaillais allaient souvent, avec des longues vues, examiner Paris. Il arriva que ce jour-là, ou le lendemain, ils ne purent découvrir le faite de la colonne dépassant les toits comme à l'accoutumée, et n'ayant aucune nouvelle de la capitale, ils étaient inquiets, se demandant comment elle avait pu disparaître. Il leur fallut attendre une quinzaine de jours pour savoir ce qui s'était passé dans Paris, puisque les nouvelles n'arrivèrent que en mai ».

Mais celles ci furent beaucoup plus graves et douloureuses que la chute de la colonne, puisqu'elles concernaient l'affreux massacre des otages, ainsi que les incendies du château des Tuileries et celui de la Cour des Comptes, perpétrés lorsque les troupes régulières occupèrent la ville de vive force.

Voici le contenu de plusieurs lettres de mon Grand Père, Charles Martial Bernard, relatant ce que fut, à ce moment, la vie bouleversée de Paris.

Paris, 26 mai 1871

Ma bonne Laure

« ... Mardi 23, j'arrivais à la Muette à 7 h, mon cocher m'ayant mis à la porte du Point du Jour : en 1 heure, je gagnai à pied, longeant le rempart, le lieu de rendez vous. Sur la route de Sèvres, j'avais rencontré trois convois de prisonniers, dont un, considérable, conduit par des cuirassiers. Sur mon parcours des remparts, j'ai rencontré ruines sur ruines, à Auteuil et à Passy, c'est navrant. En arrivant, je trouve Bridier et le Major du Vivier, avec lequel j'ai dîné ; puis Bridier nous a emmenés dans un gîte qu'il avait su se procurer, et là nous nous sommes étendus chacun sur un matelas, les obus sifflant, et s'abattant tout autour de nous. Les affaires n'étaient pas aussi avancées ici, qu'on le disait là bas. Comme je le soutenais, ni la place Vendôme, ni la place de la Concorde n'étaient prises ; on n'avait même pas encore attaqué ; aussi n'était-ce que mercredi matin, après qu'on les eût vigoureusement attaquées et enlevées que nous reçûmes l'ordre de nous diriger sur la place Vendôme pour y prendre le service. Depuis, nous ne l'avons pas quittée. Outre les perquisitions, nous avons une forte cordée pour faire fermer les chaînes afin de préserver, non seulement les finances (le bâtiment entier s'écroula) mais le quartier. Dans nos perquisitions, nous avons, avant hier, dans la nuit, mis la main sur le commandant Brunet, caché, place Vendôme 24, sous un tas de jupons, au fond d'une armoire, et nous avons été obligés, séance tenante, de faire justice ! Ce brave commandant est celui qui, capitaine alors, a commandé le feu au massacre de la rue de la Paix, le 22 mars ; il était un des brillants officiers de la Commune... le feu qui gagnait toujours, avec le vent qui se déplaçait, j'ai eu des craintes pour l'appartement de Mère : j'ai alors, hier jeudi, déménagé de chez elle argenterie et linge... le vent charge encore, la pluie vient peut-être, le trésor restera-t-il seul incendié, dans son coin ? Mais Paris est en feu de trois côtés : tous les monuments y passent, à leur tour.

Les Tuileries, l'hôtel de Ville sont aussi entièrement détruits. Je n'entrerai pas dans de plus longs détails au sujet de ces désastres, sur lesquels vous pouvez en savoir même plus long que nous, car, ici, aucune circulation ne m'a été possible, absorbé par mon service, je n'ai pas dépassé les limites de mon bataillon, et, pour tout le monde, hommes et femmes, la circulation est impossible, en ce sens que des cordons sont établis dans le périmètre des incendies partout on ne peut que quitter un foyer pour être pris à un autre, c'est par suite de ces circonstances que je n'ai pu même aller voir Monsieur et Madame

Sourdeval que Louise avait trouvés en bonne santé. Je ne te donnerai pas de détails militaires... le canon a cessé, depuis ce matin, de se faire entendre ; hier restaient encore 14^{ème} et 20^{ème} arrondissement, puis le marais.

Je pense qu'à cette heure, on est au bout ! Mais que d'infamies : ces femmes et ces enfants, que je voyais avec douleur au milieu des prisonniers sont, ce dont nous ne pouvions nous rendre compte : les agents incendiaires !

A chaque instant, on en prend, tentant de jeter du pétrole et mèches soufrées dans les cours, sous les portes. Une de ces furies, arrêtée, m'a dit qu'elle était payée 2000 francs pour faire ce métier... Reste à dire comment et par qui je t'écris, car on n'entre ni ne sort, en ce moment, de Paris, et les moyens ordinaires me feraient défaut, mais hier, j'ai rencontré en face du Luxembourg, Henri, qui arrivait à Paris, pour reprendre son service, et c'est par lui et confidentiellement par Monsieur Alphand et presque, par suite, par Monsieur Thiers, avec lequel celui ci est en constante communication, que ce griffonnage va te parvenir. A Poissy, tout le monde va bien... moi aussi. Louise vous fait ses compliments et je vous embrasse du fond du cœur.

ENB

Paris, 27 mai 1871

Ma bonne Laure,

Je t'ai déjà écrit par Henri, mais une occasion instantanée s'offre à moi, et je la saisis, bien à court de temps. Je vois bien, et Henri de même. Rien de nouveau chez nous, ni chez Mère, que j'ai déménagée en partie, mais le feu, qui continue, a dévoré le Trésor, ne semble pas pouvoir l'atteindre.

Sur les incendies : Les Tuileries entièrement consumés : les grands murs seuls sont debout. Le Louvre Royal, dont la partie ancienne occupée par le Prince Napoléon, est détruite.

Le Palais de Justice, brûlé aussi, mais pas la Sainte Chapelle,
Les Arts et Métiers, L'Hôtel de Ville, brûlés.

Saint Eustache est seulement atteint, ainsi que La Légion d'Honneur, le Conseil d'Etat.

Les Finances entièrement détruites, Le Théâtre de l'Odéon, la Porte Saint Martin, le Grenier de l'Abondance.

Enfin, hier au soir, le ciel était entièrement enflammé par les docks de la Villette.

Sur la situation militaire, tous les forts de la rive gauche, aux mains de l'armée avec 60 000 prisonniers. Toute la rive gauche au pouvoir des troupes. Sur la rive droite, hier soir, les 19^{ème} et 20^{ème} arrondissements où les insurgés doivent être pris aujourd'hui, par un mouvement tournant, qui devra terminer leur défaite. Sécurité publique, encore douteux : des femmes, des enfants, tentent à chaque instant d'incendier – des femmes tuent des officiers, mais elles vont être dégoûtées du métier, car on les fouille.

Sur la garde nationale, « Bonhomme vit encore » nous sommes toujours sur pied malgré la pensée de dislocation. Du reste, en ce qui touche le bataillon, peu nombreux encore, il a procédé par lui-même à l'arrestation du commandant Brunet, le ci-devant capitaine qui commandait le feu rue de la Paix, le 22 mars. On lui a séance tenante enlevé la vie ! Puis hier, nous avons arrêté, outre le fretin, qui nous tombe sous la main, Matheret, les deux Pinchaud, chefs éclaireurs de la Commune. Tout cela est de bonne prise et, partant de bonne besogne, sans compter le service que nous rendons aux incendies. Enfin, adienne à ce sujet ce que l'on croira le plus utile et le plus important, mais il faudra veiller aux pétroleuses. Il faut que je m'arrête à une autre occasion, d'autres détails. Mille amitiés à nos bons cousins Manuel. Je vous embrasse bien fort, mais restez encore quelques jours dans votre douce prison.

ENB

Paris, 29 mai 1871

Ma bonne Laure,

On m'a dit que je peux aujourd'hui employer la poste pour correspondre, et j'en tente l'épreuve, l'engageant à en faire autant, si cela est possible, car, pour le moment je ne pense encore compter sur ton retour, non pas que, ici, tout ne soit prêt pour le recevoir,

mais je sais que l'on ne délivre que très difficilement les laissez passer, soit pour entrer, soit pour sortir. J'espère toutefois que vous pourrez rentrer avant peu. Le chemin de fer va bientôt être rouvert, suivant une affiche posée hier, mais pour les marchandises seulement.

Absorbé par le détail des événements, je ne t'ai pas, ou peu, parlé de la physionomie de Paris à notre arrivée et de l'atmosphère dans laquelle j'ai vécu depuis. Je t'ai dit que le Point du jour, Auteuil, ne sont qu'amas de décombres et monceaux de ruines. Le viaduc d'Auteuil est assez gravement atteint jusqu'à la Gare d'Auteuil, complètement effondrée. À la Muette, le canon parlait de tous côtés et les obus sifflaient de tous côtés. Le soir du bout de la rue de Passy, nous voyions les incendies à l'horizon ; le plus rapproché présentait un front immense, qui était les Tuileries. Le lendemain, nous redescendions vers la place Vendôme, par les boulevards : Monceau, Haussmann, Malesherbes, car les Champs Élysées étaient encore impossibles à suivre, la place de la Concorde tirant à outrance. Quelle tristesse, combien il était navrant de traverser ces beaux quartiers complètement déserts car la lutte venait de s'en retirer. Partout, des traces de balles, d'obus ; ici, du sang, là des morts, les têtes verdoyantes des arbres sont hachées. Enfin, nous touchons la rue des Capucines où les maisons de Giroux et Dieule sont criblées de balles ; la place Vendôme venait d'être prise. On plante un drapeau tricolore sur la barricade et me voilà à l'état major : c'est là que nous allons réunir les hommes que nous pourrions rallier. C'est là que, depuis lors, nous avons veillé aux incendies, aux perquisitions, à la sûreté du quartier. Nous n'avons pas été inutiles et je crois même qu'on eût dû nous conserver quelques jours encore, que c'était l'opinion de Mac Mahon. Mais je sais qu'il y a, d'autre part, des inconvénients, que le brassard abrite bien des anciens de la commune. C'est donc sans regret que j'ai, hier, déposé les armes, mesure prescrite pour les 1^{er}, 2^{ème}, 3^{ème} et 4^{ème} arrondissements, en attendant les autres.

Donc, aujourd'hui je ne me considère plus que comme un « simple bourgeois ». Mais pour terminer sur l'état de ce pauvre Paris, sache que, de quel côté l'on se tourne, on voit l'incendie, l'incendie partout ! Car les journaux vous relatent les monuments, mais que de maisons dans tous les quartiers, réduites en cendres. Combien d'autres éentrées, effondrées, en ruine. Huit à dix maisons de la rue Royale sont détruites par le fer et le feu, qui y fume encore. C'est au milieu de ces désastres, le bruit étourdissant du canon,

des obus tombant à toute heure, et partout. L'œil aux aguets contre les pétroleuses, à la recherche des coups de feu isolés, partant d'on ne sait où, dans quel état de fièvre indicible se sont passés ces derniers jours ! On ne peut s'en faire une idée, sans y être ! Les obus tombaient et sur la place Vendôme, et sur notre état major, et dans la cour de Mère, et rue Grange Batelière et dans mille autres endroits. Desfossés, absent, en a reçu un dans son appartement, rue de la Paix, qui est entré dans le piano ! Enfin aujourd'hui, tout est fini, et le canon s'est tu ! Ces deux derniers jours, il faisait gris et sombre. Aujourd'hui, le ciel est bleu, Le soleil superbe.

On sort de chez soi, chacun trotline et, encore haletant de la terrible oppression morale, demande à respirer !

Il faudra néanmoins encore bien de la vigilance : tous les coupables ne sont pas pris, tous les fous ne seront pas enfermés, tous les imbéciles ne seront pas encore désabusés, mais ces incendies effrayants ont ouvert les yeux à un grand nombre.

AMB

Paris, 31 mai 1871

Ma bonne Laure,

L'appartement a repris sa physionomie ordinaire : chaque chose est à peu près en place. La rue est arrosée, les barricades disparaissent, les boutiques rouvrent. N'étaient les incendies et, aussi, les trous de balles et d'obus, qui sculptent toutes les maisons, dans quelques jours, on ne saura se faire une idée de ce qu'était la ville entière ! Par exemple, on n'en sort toujours pas ; on y entre, difficilement, mais, on y entre. On m'a même dit, qu'avec un laissez passer, on peut venir par la rive droite. Informe-toi, vois si, par le capitaine tu peux en obtenir un, et arriver le plus tôt possible, pour vous, pour moi, et pour nos bons amis de Versailles, qu'il faut débarrasser le plus tôt possible. J'ai écrit à Mr Manuel, pour dire que ses maisons étaient sauvées, et je suis allé voir Mr Onachée, qui avait fait une tournée pour inspecter les immeubles de la famille. Henri vient dîner tous les jours à la maison, il a de bonnes nouvelles de Poissy.

AMB

Paris, 2 juin 1871 (lettre à sa tante Mme de la Fassé, Mère de Pauline Reneufac.

Je suis à Paris sain et sauf. L'armée a commencée à entrer dans la ville Dimanche soir 21 mai. Le 23 je suis allé à la Muette, notre quartier général, et, le 24, nous étions place Vendôme où nous nous groupions avec ceux que nous retrouvions dans nos compagnies, pendant que l'armée avançait de l'extérieur, dans ses opérations. Nous avons fait des perquisitions, et mis la main, en plus du fretin, sur quelques chefs de ces hordes de brigands, dont Brunet, massacreur, le 22 mars, rue de la Paix.

C'est lui qui avait fait enfoncer les portes chez moi, et avait dit qu'il allait mettre le feu à la maison : « C'était l'ennemi de notre quartier, qu'il ne quittait guère. »

Nous prîmes aussi Matheret, les deux Pinchaud qu'on conduisit au Châtelet. Notre service s'étendait aux incendies pour porter et faire porter secours, en arrêtant les curieux, fermer les chaînes, notamment aux finances, dont il restera bien peu de choses. Enfin, la nuit et le jour, nous devions avoir l'œil aux pétroleuses. Maintenant, la troupe est maîtresse depuis le 28 mai, et s'est répandu dans les quartiers.

Aussi, nous sommes licenciés et j'ai pu aller prendre des nouvelles de quelques bons amis, et voir les dégâts épouvantables laissés par tous ces bandits. L'urgence de n'en point laisser échapper a amené la nécessité de laisser Paris sans communication avec l'extérieur, et on n'entraît que bien difficilement et ne pouvait rigoureusement pas sortir. C'est ainsi que depuis dix jours Laure n'a pu encore revenir de Versailles avec notre fils, mais j'espère que demain, la consigne sera levée et qu'ils pourront rentrer. Elle retrouvera heureusement, à part quelques minces dégâts tout en état à la maison. Que de braves gens n'en peuvent dire autant, trouvant tout détruit, et même en cendres. Depuis que l'insurrection est vaincue, on se hâte de faire disparaître barricades, déblais ; on nivelle les chaussées, on répare. Dans certains quartiers, les boutiques se rouvrent, les omnibus circulent et dans quelques jours, on se rendra difficilement compte de ce qu'était cet affreux champ de bataille ».

À ce moment mon Grand Père peut obtenir un laissez passer pour se rendre à Versailles auprès de ceux dont-il était séparé depuis si longtemps... et il me souvient d'avoir entendu mon Grand Père raconter une histoire, qui s'est probablement passée à ce moment là : Charles avait préféré, pour sortir de Paris, changer quelque peu sa physionomie, car, beaucoup d'anciens communards devaient encore se trouver dans la ville, et les esprits étant encore échauffés, un hasard de rencontre aurait-il pu lui être fatal. Alors, il résolut de se raser le visage, et donc, de faire disparaître les « favoris » que, à la mode du temps, il portait assez fournis. Ainsi transformé, il partit donc pour Versailles par le train. Depuis la gare, il n'avait, pour se rendre au boulevard de la Reine, qu'un très court trajet.

La maison précédée d'un joli jardin dormait, par la grille de celui-ci, sur cette voie. Vêtu probablement d'un « complet bourgeois » et portant un chapeau qui ne ressemblait en rien à un képi de capitaine, il entra dans le jardin, et, rapidement, en familier des lieux, marcha vers la maison. « Ces dames », en sortirent, pour se rendre compte avec circonspection, car en de telles circonstances on se méfiait d'un inconnu. Celui-ci avançait toujours, et voyant leur hésitation, se mit à crier « Mais vous ne vous rendez pas compte que c'est moi ? » Ma Grand Mère poussa un cri, puis, courant se jeter dans ses bras dit, entre ses sanglots « Et je ne t'avais même pas reconnu ! »

Le retour à Paris dû se produire peu de temps après ce jour... et la vie reprendre rue de la Paix après tant d'angoisses et de dangers courus. Durant ces longues semaines, cela avait été de tristes vacances pour l'excellent élève Henri MB, et il lui fallait aussitôt se remettre au travail ! Aussi, le 27 juin obtenait il un certificat d'examen de grammaire constatant « Que l'élève du lycée Corneille est en état d'expliquer les textes français, latins, et grecs, prescrits par la classe de 4^{ème}, qu'il possède une connaissance suffisante 1^o des trois grammaires classiques, 2^o de l'histoire Romaine et de la géographie moderne... 3^o de l'arithmétique et de la géométrie » Signé : Le Recteur

C'est vers 1863 qu'il avait bien jeune, commencé ses études, à Vanves, au lycée du Prince Impérial, et il les termina en 1874 au lycée Henri IV où il acquit successivement le diplôme du baccalauréat es lettres, et celui d'es sciences. Entre philo et math, il était lauréat du concours général. Mais pendant ces trois années, il est certain qu'il avait

aussi été initié par son Père à l'art et au métier de Joaillier, car si celui-ci était un dessinateur remarquable, il guida son fils, avec amour dans la voie qu'il avait, après son Père, suivi lui-même, tout imprégné de goût et de beauté.

Mais, après cette diversion, revenons en 1871, où les journaux étaient remplis d'articles concernant les événements si tragiques, bien proches encore. On y lit : « Dans cette tempête effroyable, il sembla vraiment que la Patrie allait sombrer.

Il y eût une période de stupeur, puis, après la répression définitive de la commune, une fois que Paris fut redevenu accessible à ceux qui avaient dû le quitter, la population commença à se ressaisir... La vie commerciale puis industrielle du pays repris petit à petit. Les salons, même, se rouvrirent peu à peu. Mais il n'y eût plus de fêtes pour ces retrouvailles. Le principal souci de tous était, après cette si terrible secousse, de préparer les voies de l'avenir, encore bien incertains : Restauration... monarchique, blanche ou tricolore, Impériale ? Ou Républicaine ? »

Celle-ci fut en effet choisie par l'Assemblée Nationale le 16 mai 1871, et Adolphe Thiers s'installa à l'Élysée.

Il s'y occupa activement, avec ses différents ministres à remettre, le plus rapidement possible, l'ordre dans les affaires du pays, dirigeant surtout les efforts sur la reconstitution de l'armée française et, dès le 29 juillet 1871, il voulut faire la preuve qu'il y parvenait, en donnant une revue à Longchamp, où sous le commandement du Maréchal Mac Mahon 120 000 hommes défilèrent devant des tribunes comblées. La revue terminée, le Maréchal vint saluer les autorités, et Thiers descendit les gradins, pour lui serrer la main, mais ce fut une accolade qui porta les deux hommes l'un vers l'autre, dans l'émotion et l'enthousiasme généraux. A la suite de cette manifestation, le Maréchal consentit à conserver le commandement supérieur de l'armée de Paris, bien qu'il eût insisté pour l'abandonner. Le Président de la République était obligé aussi de songer aux relations avec les pays étrangers, de recevoir leurs représentants diplomatiques et ambassadeurs.

Le vieux palais rouvrit alors ses salons, et une « clientèle » nouvelle s'y retrouva. On observa une légère recrudescence d'élégance, quant aux toilettes et aux parures. « Car, si l'on n'achetait pas de bijoux, on faisait démonter ceux qui étaient restés si longtemps dans les coffres, afin d'utiliser les pierres selon la mode du jour. Mais, naturellement, il n'y avait aucun rapport entre ce travail très ralenti, et celui d'avant la guerre. Alors, on imagina de créer une nouvelle sorte de bijoux peu coûteux, qui symbolisaient nos provinces perdues. Fabriquées rarement en or, ces nouvelles parures l'étaient surtout en vieil argent, de conception et de formes différentes, mais portant toujours en émaux les armes de l'Alsace et de la Lorraine, mêlées aux couleurs Françaises.

Leur succès s'avéra très grand, et cette production en grand nombre apporta, dans les ateliers une recrudescence notoire du travail. Il était également nécessaire que les relations commerciales et industrielles se rétablissent rapidement avec l'étranger et, en 1872, Charles MB fut choisi, à cause de sa notoriété dans le monde des affaires, pour s'occuper de l'exposition internationale de Londres, au point de vue professionnel. A ce moment, il y eut un très grand effort à faire, pour que la France puisse apporter honorablement son concours, avec tout son art délicat et l'habileté de ses bijoutiers. On cite à ce propos, une anecdote ironique... autant que véridique : « Dans un repas officiel, le futur « Statthalter » de l'Alsace et de la Lorraine, se trouvait être le voisin de l'un de nos diplomates. Celui-ci voulait convaincre l'officier allemand de la suprématie des français pour le goût avec lequel ils pouvaient transformer la chose la plus laide en un objet gracieux... Le vieux soldat, alors, arrache un des poils de sa barbe grise, le tend au diplomate en lui disant : « Eh bien, qu'ils me fabriquent quelque chose de joli, avec cela ! » ... Le diplomate envoya « cela » à un joaillier parisien et peu de temps après, le maréchal reçut une fort jolie... et curieuse épingle de cravate : L'aigle prussien, finement ciselé, tenant dans ses serres d'or le poil de barbe gris, aux extrémités duquel étaient fixés de minuscules écussons de l'Alsace et de la Lorraine, se dressait sur un petit rocher. Et sur ce rocher, on pouvait lire « Vous ne les tenez que par un fil »

L'histoire ne dit pas si la plaisanterie fut appréciée... mais le pari était gagné.

« Pendant que, matériellement on continuait à essayer de panser les affreuses plaies de la capitale si cruellement blessée, on réorganisait peu à peu les structures de la ville.

Les électeurs du 1^{er} arrondissement savaient le dévouement constant que Charles Martial Bernard avait déployé jusqu'à la fin de mai 1871, et sa si belle conduite pour lutter contre les incendies, et défendre leur quartier aussi, lorsque les élections eurent lieu pour reconstituer le conseil municipal, votèrent-ils unanimement pour lui. Il y siégea depuis ce moment là, et pour un long bail, jusqu'en 1880, y étant également secrétaire durant de nombreuses années. Il reprit aussi, jusqu'en 1873, ses fonctions de juge au Tribunal de commerce pour être ensuite nommé Conseiller Général de la Seine.

« Dans la ville entière il fallait réorganiser tout, en hâte. L'effort fut à la mesure des malheurs et des destructions subies, et toutes les énergies, sans défaillance, s'unirent dans tous les domaines, pour rétablir un équilibre matériel et moral, qui avait été si durement troublé. »

Au mois d'août 1871, Laure reçut de sa Mère cette lettre :

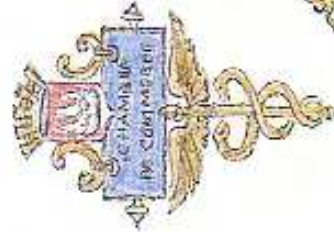
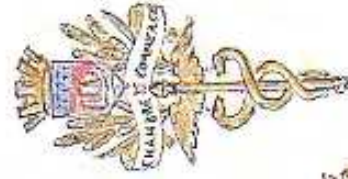
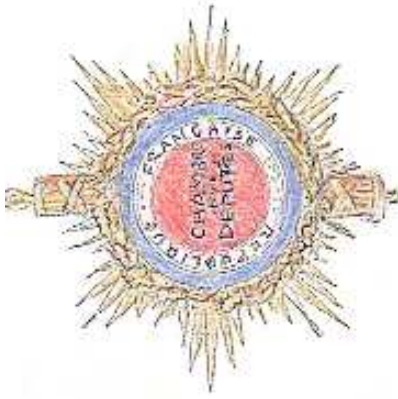
« Ma chère fille, nous avons appris avec plaisir l'élection de ton mari, comme conseiller municipal, et de plus, celle de secrétaire, ayant obtenu un nombre de voix plus grand qu'aucun de ses collègues. Je ne peux t'adresser que quelques lignes, ayant la vue très fatiguée. Nous nous disposons à quitter les montagnes de l'Auvergne ces jours ci, et pensons nous arrêter dans quelques villes sur notre passage, pour ne pas être trop fatigués. Ton Père et ta sœur se joignent à moi pour t'embrasser de tout cœur.

Ta Mère affectionnée.

Cette lettre doit être la dernière, à Laure, Zoé Colliez, qui parvint de sa Mère qui mourut à Moissac le 24 septembre.

Malgré l'élan redonné à la France, par Thiers, et la part très importante qu'il prenait aux négociations de paix avec l'Allemagne, il fut renversé en 1873 par un vote majoritaire de l'Assemblée Nationale. Mais il put se dire à ce moment, cependant, « qu'il avait tout de même bien servi la France. »

« Aussitôt après son départ, le Maréchal Mac-Mahon avait été nommé Président de la République. Le Duc de Magenta, vainqueur de Crimée et d'Italie, bien que monarchiste, accepta de présider aux destinées de la Patrie, et il s'installa à l'Élysée, où nous le retrouverons plus tard.



1873
19 20

Durant ces deux années où la France reprenait très lentement ses forces, il y avait, de l'autre côté de la Manche, des cœurs brisés à jamais et si, à Chislehurst, une petite cour et des amis anglais entouraient les si malheureux souverains déchus, l'atmosphère était poignante, malgré l'espoir insensé, mais toujours caressé d'un retour en la Patrie et de la résurrection de l'Empire !

Mais Napoléon III, dès avant l'écroulement, était déjà malade et, sur l'instance de ses docteurs, il consentit alors à subir une opération, avérée nécessaire. Mais, très affaibli, il ne put la supporter. C'est le 9 janvier 1873 qu'il glissa du sommeil dans la mort, sans qu'on puisse le ranimer.

Est-ce après ces jours d'épreuves cruelles que l'Impératrice Eugénie, ayant besoin d'argent, se défit de ses bijoux personnels, et se sépara du grand collier de trois rangs de perles, souvenir des splendeurs passées ? Cette merveilleuse parure de 121 perles d'un poids total de 4260 grains lui fut achetée par un nommé Lew, pour le compte de « La Pereira Paima » devenue par son mariage Comtesse Henckel de Donnersmarck. « Elle s'en para, trophée insolent, à toutes les fêtes et réceptions qu'elle donnait, chez elle, dans l'hôtel somptueux qu'elle avait fait construire aux Champs Elysées. »

« Cette juive polonaise, cousine de Bismarck, douée d'une ambition sans bornes et sans scrupules, on l'appelait, sous le manteau, « l'espionne » Du reste, elle fut priée, vers 1872 de quitter le territoire français, et regagna, avec son mari, l'Allemagne où elle mourut quelques années plus tard.

Ce fameux collier fut revendu en 1889, à Kramer, qui, jadis, avait été le bijoutier allemand de l'Impératrice, lequel le revendit pour 500 000 francs (d'alors) au célèbre bijoutier Boucheron, et les perles durent être dispersées...

« La malheureuse Eugénie devait, bien peu de temps après toucher le fond de la douleur puisque, en 1874, parti en Afrique, le Prince Impérial fut tué par les Zoulous, dans une embuscade. L'affreuse nouvelle lui fut apprise à Chislehurst. Altérée, elle resta de longs jours, insensible, muette, ne pouvant voir personne, et lorsque le « Petit Prince »

fut ramené en Angleterre, elle voulut descendre l'escalier, et s'écoula près du cercueil où elle resta plusieurs heures le front sur le drap noir.

« Très lentement, elle sortit de sa profonde prostration et retrouva quelque force pour aller à l'église porter à son mari et à son fils, des fleurs envoyées de France. »

« Elle avait décidé d'aller pour le jour anniversaire sur le lieu même, où son fils avait succombé, et, après ce triste voyage, elle se fixa pour un temps en Angleterre. Là, elle résolut de « vivre ». Mais, elle devint l'Impératrice errante : Italie, Sicile, Nice, Paris, Afrique, Grèce, Espagne, telles furent quelques unes des étapes au cours de très nombreuses années. Elle avait près de 90 ans lorsque la guerre de 1914 éclata : elle en éprouva une douleur infinie. Transformant sa villa Cynos en hôpital, elle se dévoua, durant ces tragiques années, aux soldats, dont les souffrances faisaient saigner son cœur. En 1918, quand l'offensive de Foch se dessina, et que les Allemands lâchaient pied, son imagination la porta vers l'est où le flot germanique était poursuivi, elle dit, et répéta « Si Foch pouvait les prendre à Sedan ! » Elle connut la victoire finale, et continua à vivre, voyageant encore en Espagne, mais, étant atteinte de la cataracte, s'enfonçant peu à peu dans la nuit (la prédiction !) Cependant, opérée, après quelques jours, elle ouvrit les yeux et, de nouveau elle voyait.

Mais, le 18 juillet elle fut prise subitement d'une crise d'urémie, qui l'enleva rapidement, et elle s'éteignit très doucement, au milieu de sa famille espagnole. Les cloches annonçaient le dimanche « Eloignez-vous, âmes chrétiennes, disait le prêtre... et l'âme obéissant enfin, s'éloigna de ce monde. »



Mais, revenons en France, où le Maréchal de Mac Mahon, étant devenu Président de la République, habitait désormais, l'Élysée. Alors, naturellement, les contacts se rétablirent avec les étrangers, et les ambassadeurs, les envoyés de toutes les nations, prirent part à des réunions nombreuses ou intimes. Mais elles furent marquées par une atmosphère de distinction et de tenue assez cérémonieuses, bien différente de celle d'avant la guerre.

J'ai sous les yeux plusieurs cartes d'invitation à des dîners ou à des soirées, ainsi que des demandes de participation à des manifestations de charité, sollicitant le concours de

« dames patronnesses » en faveur d'œuvres sociales, comme par exemple, en 1875, pour venir en aide aux 30 000 ouvriers de la soierie Lyonnaise, qui n'avait pas encore retrouvé son équilibre. Les noms les plus connus de la noblesse, la diplomatie, la magistrature, de la finance, de l'industrie, du commerce, y étaient inscrits, ce qui donnait un élan à ces mouvements de bienfaisance.

Mais retournons quelque peu en arrière, au moment où Charles MB, malgré ses occupations professionnelles s'appliquait activement, aidé de son ami Antoine Mellerio à mettre au point, avec la Chambre Syndicale, « la constitution d'un capital, dont les revenus permettraient d'offrir chaque année, et avec certitude, un certain nombre de prix, pour encourager tout ce qui est beau, tout ce qui est bien, dans le personnel de nos industries » Et c'est ainsi que naquit l'idée de la Société d'Encouragement de Bijouterie Joaillerie, Orfèvrerie, et que, peu à peu, le projet en prit corps, aboutissant à sa fondation le 23 mars 1876.

(Mon Grand Père en fut nommé Président, et le resta durant 20 ans, jusqu'à sa mort, en 1896)

Il écrivit ces lignes : « Alliée à la Chambre Syndicale, cette nouvelle fondation devait lui venir puissamment en aide, pour instituer des prix permanents, destinés, non seulement à récompenser les divers mérites d'ouvriers qualifiés, mais, surtout, à affirmer autour d'eux et de leurs familles, la sympathique estime que l'on est heureux d'accorder à ceux qui donnent l'exemple des vertus que la Société d'Encouragement avait pour mission de récompenser. » Et il ajoutait : « le problème social se dresse toujours, menaçant et grandissant ; il faut, par de nobles exemples, soustraire la jeunesse de nos ateliers à de fâcheuses influences. »

Dans les moments d'intense détresse qu'avait connus la France en 1870 et 71, un grand mouvement de prière s'était développé et Monseigneur Guibert, archevêque de Paris, avait accepté qu'une souscription nationale soit ouverte, en vue d'élever sur la plus haute colline de la ville, une église votive, au Sacré Cœur. C'est ainsi qu'en l'année 1875 fut posée la première pierre de la basilique, dont la silhouette blanche domine maintenant de sa masse imposante, la ville immense.

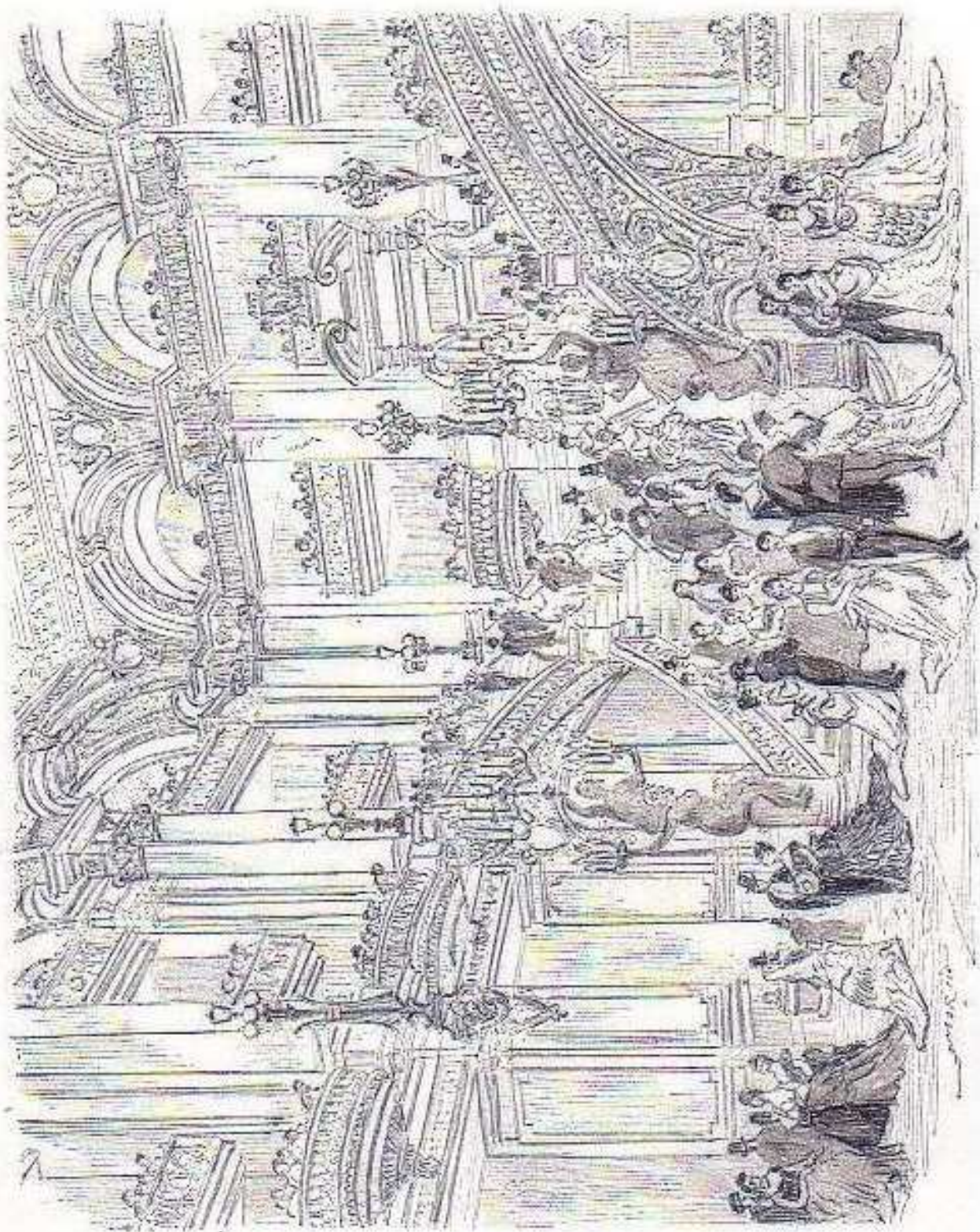
Beaucoup plus tard, on construisit, à sa gauche, le Campanile, du haut duquel résonne la « Savoyarde », énorme cloche, venue de sa province dans un char trainé par des bœufs.

Et, lorsque l'édifice entier fut terminé, les joailliers Mellerio exécutèrent un merveilleux ostensor d'or, incrusté de pierres précieuses, qui nuits et jours, veillait sur Paris, dont le vœu était alors réalisé.

La même année eut lieu l'inauguration de l'Opéra, dont Haussmann avait prévu la situation un peu en retrait du boulevard des Capucines, créant ainsi une place, dont partait la voie qu'il avait tracée perpendiculairement par rapport à celui-ci, et qui devint l'Avenue de l'Opéra. « Le projet fut mis au concours entre 171 concurrents, dont Garnier obtint le premier prix. Il éprouva de grandes difficultés au moment des fondations, à cause de la petite rivière de la Grange Batelière, qui coulait dans le sous-sol. Mais les travaux furent menés à bien, et la première pierre fut posée en 1862. » « Charles Garnier, a-t-on écrit à l'époque, a rêvé de créer un style Napoléon III, s'opposant aux postiches d'œuvres anciennes, pratiqué à ce moment ». Cependant, il y a des réminiscences de palais Staliens, la polychromie et la lourde richesse de la décoration rejoignent l'art jésuite du XVII^{ème} siècle. Mais l'édifice n'en reste pas moins digne d'admiration et constitue la plus belle réussite du Second Empire. Garnier souhaitait confier l'exécution des groupes décorant la façade, à Carpeaux, mais, obligé de répartir les commandes, celui-ci put seulement créer le groupe de la Danse, que l'on distingue facilement par son mouvement et sa vie, des autres sculptures.

La construction d'un tel édifice ne fut pas achevée avant la guerre de 1870, et ce n'est que cinq ans plus tard qu'une foule élégante et nombreuse pu monter pour la première fois, le magnifique escalier, dont les marbres aux couleurs variées proviennent de toutes les carrières de France. A ce moment où sous la présidence du Maréchal de Mac Mahon, la mode avait évolué, et que le caprice des couturiers venait de créer les robes drapées, et ornées de « tournures » comme on peut le voir sur cette estampe populaire.

Nous nous sommes un peu avancés dans le temps, et il nous faut revenir vers la rue de la Paix, où dans la tranquillité retrouvée, l'activité avait repris, non seulement à l'atelier, mais pour Henri MB, qui, nous le savons, après deux années passées au Lycée Corneille (Henri IV) avait obtenu en juillet 1874, ses diplômes de bachelier es lettres, et es sciences.



GRAND STAIRCASE OF THE NEW OPERA ON THE OPENING NIGHT

Il résolut, alors, de contracter un engagement conditionnel d'un an (loi du 29 juillet 1872) appelé alors volontariat. C'est au 2^{ème} bataillon de Chasseurs qu'il se rendit, à Rouen, le 5 novembre 1874, accueilli affectueusement par la famille Anquetil, amie de ses parents, et dans laquelle il sympathisa aussitôt, avec le fils, Paul, garçon de son âge. Les lettres, écrites à ses parents relatent la vie assez pittoresque de cette époque, à la caserne : exercices, marches, maniement de fusil, tir, apprentissage du « bâton » et sport plus nobles : l'escrime... ainsi que des séances de l'« Ecole d'intonation » « où une dizaine d'élèves reprennent en chœur, après le professeur, les commandements, ce qui fait un bruit infernal ». Mais la plupart du temps se passait naturellement à l'étude du métier militaire, qui se termine en 1875, par un examen, qui le classe 7^{ème} sur 74. En mai, il fut nommé Caporal. Les dimanches étaient occupés, soit à des permissions passées à Paris, soit à des visites de la ville si belle. Il y eût même à ce moment des réjouissances, fêtant le centenaire du compositeur Boïeldieu, enfant de Rouen, Carrousel, Régates, Retraite aux flambeaux, fête vénitienne sur la Seine, illuminations, feu d'artifice et, au théâtre, représentation de l'opéra Comique : « La dame blanche » chef d'œuvre de ce musicien, qui était fort célèbre, à l'époque !

Parfois, à la belle saison, le Caporal faisait de petits séjours à Grand Camp, où sa tante et son oncle le recevaient au bord de la mer. Le service du volontariat se termina au mois de novembre 1875, avec le grade de Sergent ! Au cours de périodes militaires faites ensuite régulièrement, il devint sous-lieutenant en 1880, lieutenant 5 ans plus tard, capitaine en 1887. Il fit longtemps ses « 28 jours » et je me souviens encore de l'avoir vu quelques fois revêtu de ce bel uniforme de chasseur à pied, qui me remplissait de fierté. Les années qui suivirent, il mena de front l'étude approfondie du métier qui devait être le sien, collaborant avec son Père, mais il poursuivait ses études de droit, qui le menèrent, jusqu'à la Licence en 1880.

En 1878, une nouvelle exposition eût lieu, dont les travaux avaient commencé depuis plus de deux ans. C'est ainsi que sur la colline de Chaillot, fut élevé le Trocadéro, palais construit en forme d'immense rotonde, dominée par deux tours de style arabe, d'où se détachaient en demi-cercle, des ailes du même style. Des cascades, jets d'eau, jardin ornés de statues occupaient l'espace descendant jusqu'à la Seine, formant une très belle perspective. Au-delà du pont d'Iéna s'étendaient les pavillons français et étrangers, renfermant les échantillons des industries et commerces de chacune d'elles. Mon Grand Père s'occupa beaucoup de la partie qui le concernait, aidé certainement par son fils.

Les industries de luxe étant à l'honneur, prirent, à cette occasion, un nouvel essor, surtout la bijouterie, d'autant plus que la découverte récente et l'exploitation des mines de diamants du Cap fournirent aux joailliers des pierres d'une importance et d'une abondance remarquables.

À cette exposition, les vitrines de Boucheron, firent sensation et mon Grand Père, qui était le rapporteur des récompenses, en parla en ces termes :

« C'est un véritable éblouissement de diamants étincelants, de saphirs énormes, de pierres de couleurs, remarquables, enchâssées dans les montures les plus variées, qui se distinguent par l'élégance et la grâce du dessin, toutes choses qui tendent à attirer au commerce français une nouvelle clientèle de riches acheteurs, venant d'au-delà de l'Océan ». Celui qui avait tant contribué au succès de l'exposition fut, lors de sa clôture nommé Officier de la Légion d'Honneur, après avoir été, pour les œuvres sociales qu'il avait fondées, fait Officier de l'Instruction Publique.

« L'année suivante, en 1879, le maréchal de Mac-Mahon qui avait consenti à signer la grâce de plus de deux milliers des insurgés de 1871, mais avait, ensuite refusé de confier le portefeuille de la guerre au Général Faure, patronné par Gambetta, parce que c'était le personnel militaire qui était alors en cause, et après diverses tractations, donna sa démission à la fin de janvier ». Il rentra dans la vie privée entouré d'un universel respect, que justifiaient le souvenir de sa vie militaire, et l'honnêteté scrupuleuse dont il ne se départit jamais ».

Clemenceau écrivit « On peut dire que le soldat sauva la politique » « Sorti de l'Élysée plus pauvre que lors de son entrée, il vécut dans une retraite pleine de dignité, refusant tous les honneurs, et n'acceptant que la Présidence de secours aux blessés militaires. »

Jules Grévy lui succéda.



« A ce moment Charles Martial Bernard faisait toujours partie, depuis 1871, du conseil municipal. Sa longue carrière y avait été marquée par d'importants travaux et, lorsqu'il était secrétaire, il avait lutté avec opiniâtreté pour obtenir de sérieux résultats de dégrèvement au profit des contribuables. Puis, étant rapporteur dans les renouvellements de convention de la ville avec la Compagnie du Gaz, il allait arriver au but désiré par tous, quand, par suite d'une manœuvre politique, il échoua aux élections de 1880. Le jour où il quitta le conseil municipal, ses amis éprouvèrent d'amers regrets, car, durant son séjour dans cette assemblée, où les conditions de vie sont périlleuses, ils avaient reconnu en lui toutes les qualités de l'homme politique et les aptitudes d'homme de gouvernement : idées claires, justesse de vue, sens pratique, une parole énergique, non sans grâce. Dans les relations, une sûreté, une courtoisie, un tact, qui lui faisaient des amis dans les rangs même des adversaires. »

« Le jour où il quitta l'Hôtel de Ville, la bijouterie, qui est à la tête des industries de luxe, perdit un conseiller dévoué à tous les intérêts professionnels, ainsi que la probabilité d'avoir en lui, plus tard, à la Chambre des Députés, ou dans les ministères un défenseur compétent et autorisé. »

Mais, ayant abandonné cette charge, il rentra alors à la Chambre Syndicale en 1881. Dès 1882, il fut obligé de s'en séparer, étant appelé à la Chambre de Commerce et devant s'occuper, comme Président, des Ecoles Normales d'Instituteurs, ainsi que du Conseil de l'Instruction Publique et de la Délégation du 1^{er} arrondissement.

Il fit partie de la Chambre de Commerce jusqu'en 1892.

Toutes ces charges ne nuisaient pas aux affaires, toujours prospères, puisque son fils y consacrait maintenant tout son temps.

Il put aussi le seconder au moment de l'exposition de Melbourne, en 1883, de celle d'Amsterdam, où il était Membre du Jury, et à la suite de laquelle, le Bey de Tunis le nomma Commandant de l'ordre du Nicham-Iftikar.

Durant cette année, mon Grand Père, qui avait vu, durant la commune, éclater dans tout Paris ces incendies, dont le plus terrifiant avait peut-être été celui de l'Hôtel de Ville, put avoir la joie de voir le monument rétabli dans son ancienne beauté lorsqu'il fut inauguré, après sa reconstruction terminée, le 13 juillet 1883. Conçu sur les plans du Boccador, l'ancien Hôtel de Ville avait été commencé par François Ier, mais terminé seulement sous Henri IV et la première fête y fut donnée en 1558. Après un long temps où la municipalité joua un rôle effacé, ses murs connurent ensuite bien des événements.



Après la prise de la Bastille, les émeutiers l'envahirent et les dirigeants révolutionnaires y accueillent Louis XVI, sous une voûte d'épées entrecroisées, accueil maçonnique, après lequel le roi alla baiser la cocarde tricolore, puis parût au balcon avec l'insigne à son chapeau. La commune l'occupa jusqu'en 1794, date où Robespierre y fut blessé. Lamartine en 1848 y refusa le drapeau rouge, improvisant la fameuse tirade. Sous Napoléon III, Haussmann en dégagait les abords des petites rues qui l'entouraient. Et la capitulation de Paris y fut signée en 1870 avec les Allemands !

Peu à peu, dans la ville, les monuments sinistrés reprirent leur aspect d'autrefois, sauf la Cour des Comptes, qui, devenue une ruine, existait encore lorsque j'étais petite, avec ses murailles, toujours dressées, sans toit, béantes et ayant donné naissance à une végétation intérieure dont la verdure et les arbres rendaient encore plus tragique l'aspect désolant.

La vie de la Capitale avait beaucoup changé depuis que, en 1870 les échos des valses viennoises s'étaient évanouis à jamais. Cette vie était devenue « bourgeoise » et si la société menait maintenant une existence large, ce n'était plus du tout avec la même frénésie d'élégances et de parures que du temps des crinolines. Et si, à l'Élysée le président Grévy ouvrait ses salons, les privilégiés, qui s'y pressaient paraissaient des plus républicains.

« Depuis 1848, où l'on avait agité la question de la vente des bijoux de la Couronne, ceux-ci avaient continué à être conservés dans les « Cassettes de la Couronne » ainsi qu'ils l'avaient été malgré les fluctuations du pouvoir, et toutes les aventures survenues à la fin du 18^{ème} siècle. En 1791, avant la révolution, l'estimation des bijoux était de 22 367 609 francs pour les diamants, 360 604 francs pour les pierres de couleurs, 996 700 francs pour les perles. Puis vint la grande tourmente et toute cette précieuse collection, après avoir été exposée un jour par mois au public, durant plusieurs années, puis mise sous scellés par la commune, fut enlevée du Garde Meuble, par des voleurs, qui avaient escaladé la colonnade de la place Louis XV (Concorde). Peu de temps après, une lettre anonyme prévint le gouvernement qu'on pourrait retrouver la plupart des objets dans un fossé de « l'allée des Veuves », aux Champs Élysées. On en retrouva en effet la plus grande partie, mais parmi ceux qui avaient disparu, se trouvait :

- 1) le « Sancy » magnifique pierre taillée en double rose, à la façon indienne, dont on attribuait la taille à Louis de Berquin, fameux lapidaire de Charles le Téméraire



- 2) un très gros brillant bleu formant triangle de 67 carats 2/16
- 3) un saphir losange à 6 faces du poids de 132 carats ½.

En 1848 l'inventaire du 6 juin accusait 52 067 pierres estimées 203 855 francs. En 1870, au moment du siège de Paris tout avait été mis à l'abri à Cherbourg sur l'un des vaisseaux de l'Etat. Mais, une fois le danger passé, ils revinrent au ministère des finances. Un nouvel inventaire en fut fait en 1875 par Bapst mentionnant 77 986 pierres pesant 19 141 carats. Trois très hauts fonctionnaires de ce ministère possédaient une clé différente de l'armoire de fer du trésor, à trois serrures, située dans le sous-sol.



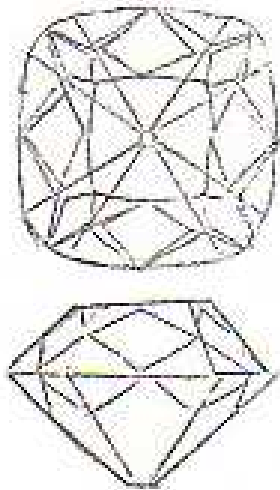
ALEXANDRE QUINET



ALEXANDRE QUINET

« Cette idée de la vente, cheminant bien lentement fut reprise... en 1882, et, le 9 mars, un projet de loi élaboré « tendant à autoriser l'aliénation d'une partie des joyaux de la Couronne, ceux-ci étant constitués par des brillants, des pierres précieuses et des perles de toute beauté dont la plupart avait servi à exécuter à différentes époques, des bijoux absolument splendides, constituant avec un grand nombre de diadèmes, colliers, broches, bagues et bracelets, des parures d'une grande magnificence : un véritable trésor. »

« Le projet de loi était accompagné de la création d'une caisse des musées de l'État, présentée aux noms de Monsieur Jules Grévy Président de la République et Léon Say, ministre des Beaux Arts et des Finances. Mais, avant que le projet ne vint en discussion à la Chambre, des hommes spéciaux avaient été consultés sur la question technique. Monsieur Vanderheyem, expert des tribunaux, Bapst, joaillier, Martial Bernard, Président de la Chambre Syndicale auxquels furent adjoints un savant, Monsieur Gametaz et Monsieur Honoré ouvrier orfèvre de grand mérite. » Mon Grand Père était le rapporteur de cette commission d'experts et fut chargé d'indiquer les joyaux qu'il y aurait lieu de distraire de la vente, à cause de leur intérêt historique, artistique ou scientifique. Il écrit : « En première ligne, nous placerons le « Régent » - Celui-ci provient des mines de Putéal (Indes). Il fut acheté à Golconde par William Pitt gouverneur de Madras, à cette époque, et revendu en 1717 à Philippe d'Orléans, le Régent, au prix de 3 275 000 francs pour Louis XII. Il est encore aujourd'hui, après plus d'un demi-siècle, tel que le décrivait Saint-Simon dans ses mémoires :



LE POUVOIR D'UN DIAMANT

CHRONIQUE

Depuis l'Antiquité jusqu'à une époque récente rien ne parut moins contestable que le pouvoir des pierres précieuses. Aux yeux des cabalistes le saphir représentait la force de l'esprit, le rubis l'amour et ses fureurs, le diamant la vie même. Aux temps bibliques le grand Prêtre du temple de Salomon portait un pectoral de gemmes dont la nature et la disposition avaient un sens sacré. Vingt siècles après, l'empereur Rodolphe II importuné par les guerres de Religion, mais féru de magie, lançait à travers le monde des émissaires chargés de lui trouver des bijoux grâce auxquels il obtiendrait le repos toujours fuyant de son âme et de son corps.

Quelques souverains aimèrent les diamants avec frénésie et ne cessèrent d'en acheter. La robe dont fut parée Marie de Médicis à l'occasion du baptême de son fils en portait trois mille sept cents ; ceux qui ornaient le justaucorps noir de Louis XIV lorsque celui-ci donna, peu avant sa mort, sa dernière audience à un ambassadeur persan pesaient l'équivalent de treize kilos.

Le Roi-Soleil tenait à éblouir et nous savons à quel point il éblouissait les étrangers sous son costume fulgurant, assis sur son trône d'argent tout entouré de vases et d'aiguières d'or énormes, dans la symphonie des couleurs violentes et l'envol des plumes. Combien il eût maudit l'ignorance de ses joailliers s'il avait su que, grâce aux techniques modernes, il aurait pu rutiler dix fois davantage !

Quand le Régent voulut acheter le diamant qui porte son nom, il ne songea pas à se parer. Il s'agissait d'une affaire d'Etat dont dépendait la paix de monde, la France et l'Angleterre, après s'être si longtemps combattues, ayant signé un traité d'alliance en 1716. Mais

LE FIGARO

19 Février 1971

Par Philippe ERLANGER

cette réconciliation voulue par Philippe d'Orléans et le roi George 1^{er} irritait l'opinion dans les deux pays.

Le Régent pouvait imposer sa volonté, non le roi d'Angleterre obligé de soumettre le traité à son Parlement. Y trouverait-il une majorité ?

Tout dépendait en définitive d'une fraction du parti Whig dont le chef, Pitt, père du futur premier ministre, avait ramené d'Orient un gros diamant auquel il cherchait vainement un acquéreur. Le duc d'Orléans promit d'acheter la merveille, mais n'osant avouer au Conseil la véritable raison de cette énorme dépense (deux millions de livres), il se servit du naïf orgueil de son bon ami Saint-Simon.

Law alla trouver le duc qui l'honorait de sa bienveillance, lui dit « qu'il ne convenait pas à la grandeur d'un roi de France de se laisser rebuter par le prix d'une pièce unique dans le monde et inestimable, et que plus de potentats n'avaient osé y penser, plus on devait se garder de le laisser échapper ».

Saint-Simon se rengorgea. Toujours heureux de donner des leçons et de montrer qu'il « pensait grandement », il chapitra le duc d'Orléans qu'il trouva plein de scrupules, plaida la cause devant le Conseil. « Je m'applaudis beaucoup, a écrit ingénument le mémorialiste, d'avoir résolu le Régent à une emplette si illustre ».

Le brillant du Grand Mogol devint le Régent et le traité de La Haye fut ratifié, qui, vingt-cinq années durant, préserva l'Europe d'une guerre générale.

Ah ! S'il suffisait aujourd'hui d'un diamant pour assurer la paix !

Philippe ERLANGER

« Un brillant unique au monde, tout à fait inestimable, effaçant tous ceux de l'Europe, parfaitement blanc, de forme régulière et exempt de toute tache, nuage ou paillette : d'une eau admirable, enfin ».

Il fut acquis par le Régent moyennant un prix stipulé de deux millions dont on paya l'intérêt au marchand jusqu'à ce qu'on put lui donner le principal. Il a été estimé dans l'inventaire de 1791 à 12 000 000, mais on ne saurait lui assigner une valeur marchande. Outre sa pureté, on note que sa densité est un peu supérieure à celle du diamant en général. Sa pesanteur spécifique est de 3.5 et le poids de 13 carats 29/32.

- Le deuxième objet réservé fut « la montre du Dey d'Alger » donnée à Louis XIV par Baba Mohamed Aly, qui avait été nommé Dey de la Régence d'Alger par le Sultan de Turquie, et y régna 25 ans, de 1766 à 1791.



- Le Troisième fut « Le Rubis Chimère » rubis gravé représentant une chimère, et un petit dragon, formé d'une perle, avec la queue en or émaillé.

- Le Quatrième « La Broche reliquaire, » objet très curieux dans laquelle entrent des brillants de forme triangulaire et d'une taille spéciale, qui daterait de 1476.

- Le Cinquième « L'Éléphant et le Dragon de Danemark », joli travail en émail.

- Le Sixième, un seul brillant de la série dite « des Mazarins », offert par son ministre à Louis XIV en 1661, unique cadeau que celui-ci voulût jamais recevoir de celui-là.

Ces huit pierres aient été taillées en surface considérable et formaient la tête des six Louis XV dont la (écrit en 1883)



passent pour être les premières qui brillants. Elles ont une table d'une sont taillées à angles droits. Ils fleurs de lis de la Couronne de facsimile est encore au Louvre.

« L'exposition de l'ensemble de ces joyaux merveilleux, après qu'on en eût soustrait les pièces réservées, n'eût lieu qu'en 1884, au Palais du Louvre, durant les mois de juin

et juillet. Sa préparation fut de très longue durée, demanda beaucoup de démarches entre les différents Ministères qui y participaient. Une commission fut chargée de choisir le lieu qui pourrait le mieux convenir pour une telle manifestation, et l'on désigna, dans le Palais du Louvre, près du pavillon de Flore, la salle des Etats, à droite de la porte des Lions. Elle est spacieuse et porte dans le fond, une vaste scène demi-circulaire, entourée d'une galerie. C'est là, dans une grande vitrine sur une estrade élevée, que se trouvent placés les nombreux et superbes bijoux.

L'étagère qui les porte est montée chaque matin sous cette vitrine centrale, qui est en forme de pyramide, et, chaque soir, elle est descendue dans une sorte de puits blindé en tôle d'acier et hourdi en briques réfractaires. Une trappe métallique mobile est ramenée sur l'ouverture du puits, au moyen d'un mécanisme à engrenage. La descente et la montée sont exécutées avec un contrepoids. Des avertisseurs électriques invisibles préviennent la moindre tentative d'effraction et des postes de police surveillent partout, nuit et jour.



Charles Martial Bernard prit une part fort active à l'installation matérielle du cadre qui devait recevoir cette exposition et, lorsque tout fut prêt, le 26 mai, il partit « avec trois de ses collègues, pour aller chercher les incomparables joyaux dans le sous-sol du ministère des Finances. Après que les scellés, placés sur l'armoire de fer qui les renfermait, eurent été brisés, les trois fonctionnaires ouvrirent chacun l'une des trois serrures dont ils avaient la clé, et l'on put alors en sortir la précieuse caisse. On y prit, avec quelles précautions, les objets à exposer pour en ranger les écrins dans deux caisses de tôle. Puis, toutes les mesures de prudence ayant été prises, on les transporta le 30 mai, par la voiture du Trésor, jusqu'au Louvre, dans la salle des Etats. Les bijoux

étant extraits des caisses, les délégués les placèrent aussitôt sur les panneaux de la grande vitrine, destinée à les recevoir. Ensuite cette vitrine fut fermée à clé, ainsi que celle de l'appareil de fermeture générale, et on les remit à Monsieur Boulanger ».

« On fit alors fonctionner l'ascenseur et la vitrine s'enfonça dans son écrin souterrain jusqu'au lendemain ».

Je lis dans le « Figaro » du 10 juin 1884 : « l'Exposition des Joyaux de la Couronne inaugure demain la partie rétrospective. Ajoutons que la Grande Vitrine a été installée très artistiquement par Monsieur Martial Bernard, rapporteur de la Commission d'expertise, chargé de ce soin par le ministre des finances. »

Pendant deux mois, durant les quels cette exposition resta ouverte, une foule très nombreuse se presse, salle des États, autour de la vitrine étincelante, renfermant tant de merveilles, vouées à la disparition. Mais elles retournèrent dormir dans les sous-sols du Ministère.

C'est seulement en 1886 que le Président de la République promulgué la loi « ordonnant que les joyaux de la Couronne soient vendus aux enchères publiques. Le produit de la vente devant être converti en rente d'État ». Cette loi sera exécutée comme loi d'État signé Jules Grévy.

Carnot minis. des Finances

La dispersion du trésor n'eut donc lieu que le 12 mai 1887, au pavillon de Flore, dans la même salle que l'exposition. Elle dura plusieurs jours, attirant une grande affluence, composée de beaucoup de français, ainsi que d'une quantité très importante d'étrangers, venus de leurs pays pour cette occasion exceptionnelle. Parmi les acheteurs, on relève les noms de Tiffany, célèbre joaillier américain, de Kaas, venu de Genève, de Leverson, de Londres, de Lehenam, Schlinger, Orchi, Linderberg, d'Allemagne, de Presenck, Bormynge etc. et, naturellement, ceux de beaucoup de bijoutiers de chez nous, comme Boucheron, Bapst, Mellerio, Oeder, Aucol et Martial Bernard, sans compter des amateurs, comme le Baron de Korn et des délégués de Souverains étrangers qui n'ont pas laissé leurs noms. Après quelques jours d'enchères probablement très chaudement disputées, la totalité de ces incomparables bijoux une fois achetée, fut alors dispersée par les différents et si nombreux acquéreurs, redevenant après avoir été sans doute, démontés, des pierres ou des perles anonymes, après avoir servi, au cours des siècles, de parures à tant de souverains et de grands personnages.

Mon Grand Père, qui avait été si occupé au début de 1884, consacre, en fin d'année, une partie de son activité à la préparation de l'exposition d'Anders, qui devait ouvrir l'année suivante et dont il avait été nommé rapporteur et membre du Jury.

